

LE PAYS DES CINQ COULEURS

Conte de la solidarité

Jean-Luc LEMOINE

*Avec le soutien de toute l'équipe DEDIÇI.
www.dedici.org*

Dédicace

À mon Fils Nicolas, *autiste avec différence*

Le découvreur et révélateur de ce pays,

Le prophète qui annonce à sa manière la venue d'un autre temps, où les gens solidaires auront compris comment mieux faire maintenant.

Le Fils qui inspire son père, sa famille et leurs amis, mais tout le Pays et la Terre aussi.



Nicolas LEMOINE

Avant-propos

Ce livre est né d'une longue fréquentation de la vulnérabilité. Des enfants, des adultes, des personnes vieillissantes, des familles épuisées, des professionnels pris dans des contraintes multiples, des professionnels et des institutions de bonne volonté mais parfois en difficulté pour faire ce qu'ils devraient pouvoir faire.

Pendant des années Dediči a observé et écouté. Des personnes ont raconté leur vie, leurs inquiétudes, leurs combats, leurs petites victoires et leurs grandes fatigues. Certaines ne pouvaient pas ou presque pas parler, d'autres cherchaient encore les mots justes pour dire ce qu'elles vivaient. À partir de ces voix, un travail patient a été mené pour comprendre ce qui, derrière la diversité infinie des situations, revenait toujours.

On a découvert qu'il existait comme une cause des causes : non pas une explication précise et unique à tous les malheurs, mais une manière d'organiser ou de mal organiser voire de désorganiser la solidarité autour d'une personne. Quand cette organisation manque, se fragilise ou se déforme, les difficultés se multiplient. Quand elle se renforce et se clarifie, beaucoup de problèmes s'apaisent, parfois sans qu'aucune solution spectaculaire n'ait été inventée.

Pour parler de cette organisation d'une façon simple et partageable par tous, un conte est apparu : celui d'un pays imaginaire où la solidarité, les fragilités et les responsabilités sont représentées par cinq couleurs.

Dans ce pays, on naît Bleu et l'on meurt Bleu.

Le Bleu, c'est la couleur de la vulnérabilité humaine, de la sensibilité, de l'exposition aux événements que l'on ne choisit pas. Entre ces deux temps de chaque vie, on circule parmi d'autres couleurs :

- le **Rouge** de la défense et de la protection, contre tout, tout le temps partout
- le **Vert** de l'action de s'occuper, si possible activement et durablement, de la situation,
- le **Noir** des gestes concrets qui compensent ce que la personne ne peut pas faire seule,
- le **Jaune** du pays, des grandes maisons, des institutions, des lois et des ressources collectives des établissements ou des associations.

Les habitants de ce pays ressemblent beaucoup à ceux de notre monde.

Simplement, là-bas, ils ont décidé de regarder autrement ce qu'ils vivent déjà, en assumant que chacun peut, à différents moments de sa vie, porter plusieurs

couleurs en même temps, plus ou moins intensivement, plus ou moins durablement.

Une mère peut être Bleue de fatigue, Rouge pour défendre son enfant, Verte pour organiser les rendez-vous, Noire pour cuisiner et s'occuper du quotidien.

Un professionnel peut être Vert et Noir et un peu rouge à la fois pour ses usagers, tout en devenant lui-même Bleu sous le poids des contraintes qui pèsent sur lui.

Les institutions, elles, sont en Jaune. Elles ne sont pas des personnes, mais des structures faites pour soutenir la vie des personnes. Elles devraient être des appuis stables, protecteurs, organisateurs. Cependant, dans notre monde comme dans ce pays, il arrive que le Jaune se complique, se rigidifie, se superpose en couches successives, au point de devenir difficile à comprendre et difficile à mobiliser.

Ce livre raconte donc l'histoire d'un pays imaginaire, mais il parle en réalité de la vie de tous les jours. Avec ces 5 couleurs, il propose un langage commun pour décrire ce que beaucoup ressentent sans toujours savoir comment le dire. Il ne prétend pas donner des leçons ni désigner des coupables ou stigmatiser les acteurs qui font du mieux qu'ils peuvent. Il cherche plutôt à offrir une lecture simple pour que les personnes vulnérables, leurs proches, les professionnels, les responsables et les citoyens puissent se reconnaître dans un même récit, dans une même conscience permettant l'intelligence collective.

Le livre singulier que vous tenez entre les mains réunit:

- le conte du pays des cinq couleurs,
- des scènes inspirées de la vraie vie,
- des réflexions d'organisation de la solidarité,
- des ouvertures vers la recherche, la protection juridique, l'action politique des citoyens, voire l'usage des intelligences artificielles comme outils de libération des humains au service des humains.
- l'espoir que le plus faible puisse enfin être l'égal des autres

Certains passages parleront plus directement aux familles, d'autres aux professionnels, d'autres encore aux institutions ou aux chercheurs.

C'est normal : la solidarité est une affaire de tous, et chacun y a une place différente.

Pour lire ce livre, vous pouvez :

- suivre le conte du début à la fin,
- ou bien entrer par les scènes de la vie quotidienne,
- ou encore aller directement aux parties qui proposent des pistes d'action.

Quelle que soit votre porte d'entrée, l'essentiel est peut-être ceci :

Personne ne peut assurer seul toutes les bonnes couleurs aux bons moments.

Mais ensemble, nous pouvons apprendre à les organiser autour de chaque Bleu, une personne vulnérable, pour que nul ne soit laissé au bord du chemin.

Ce livre n'est ni une doctrine ni un règlement. C'est une invitation à regarder autrement ce que nous vivons déjà, et à imaginer comment notre monde pourrait, pas à pas, ressembler un peu plus au pays des cinq couleurs.

LE PAYS DES CINQ COULEURS

Chapitre 1 – L'explorateur et la découverte du pays

Un jour, un explorateur arriva dans un pays dont personne, semble-t-il, n'avait encore vraiment parlé.

Ce pays ne se trouvait sur aucune carte. Il n'avait pas de frontière tracée, pas de capitale clairement nommée. On y entrait un peu par hasard, en suivant des histoires, des témoignages, des confidences de familles échangées à voix basse dans des cuisines, des couloirs d'hôpitaux, des salles d'attente, des bureaux encombrés de dossiers, dans ce qui est dit ici ou là en parole de vérité, dans des associations, des établissements de la solidarité

L'explorateur n'était ni géographe, ni médecin, ni juriste. Il était simplement habité par une question :

« Comment les humains s'organisent-ils autour de celles et ceux qui, à un moment de leur vie, deviennent plus vulnérables que les autres ? »

En posant cette question, il avait peu à peu commencé à voir apparaître, derrière les histoires singulières, les contours d'un pays discret, presque invisible, mais bien réel
le Pays des cinq couleurs.

Ce qui frappait d'abord l'explorateur, c'était que les habitants de ce pays étaient tous entourés d'un halo permanent de 5 couleurs.

Certains avaient une grande zone Bleue, d'autres montraient surtout du Rouge, du Vert ou du Noir.

Plus rarement, une lumière Jaune se détachait, presque solennelle, derrière de grands bâtiments, des logos, des panneaux, des formulaires.

Enfin tous étaient là présent avec leur halo de 5 couleurs variables en intensité et en durée selon les évènements, selon les situations, selon ce qu'ils faisaient.

En y regardant de plus près, l'explorateur comprit que ces couleurs n'étaient pas des décorations. Elles ne désignaient pas des métiers, ni des titres, ni des diplômes.

Elles montraient autre chose : les rôles que chacun jouait, parfois sans le savoir, dans la solidarité autour des plus vulnérables.

Il remarqua cette une chose étrange :

- Oui, les personnes physiques, les habitants de chair et d'os, pouvaient porter à la fois plusieurs couleurs, qui changeaient au fil du temps et des situations, le Bleu, le Rouge, le Vert, le Noir et même le Jaune ;
- Mais les personnes morales – les institutions, les services, les dispositifs – n'étaient, elles, que colorées en Jaune, un jaune également variable en intensité selon qu'elles soutenaient bien ou moins bien les personnes physiques de la solidarité.

Les personnes, dans ce pays, naissaient toutes Bleues. Cela ne voulait pas dire qu'elles étaient malades ou incapables. Cela signifiait qu'elles arrivaient au monde dans une grande vulnérabilité, totalement dépendantes des autres pour vivre, se nourrir, se réchauffer, se protéger.

Au fil des années, ces personnes voyaient leur Bleu s'atténuer : elles devenaient capables de se défendre, d'entrer en relation, d'agir et de compenser elles-mêmes une partie de leurs fragilités.

Mais d'autres, au contraire, restaient fortement Bleues toute leur vie, ou redevenaient plus Bleues par accident ou en vieillissant, en tombant malades ou en traversant des événements difficiles.

L'explorateur comprit alors que, dans ce pays, nul n'échappait au Bleu.

On pouvait être très Rouge, très Vert, très Noir pendant une période, un moment, courir partout, aider les autres, organiser des choses, réparer des injustices... et puis, un jour, un accident, une maladie, une perte, un épuisement pouvaient faire revenir le Bleu au premier plan.

Cela donnait à ce pays une atmosphère particulière.

Les habitants les plus attentifs savaient qu'ils avaient été Bleus, qu'ils l'étaient encore un peu et qu'ils le redeviendraient sûrement. Cette conscience les rendait, pour certains, plus humbles et plus vigilants. Ils savaient qu'ils auraient, tôt ou tard, besoin des autres.

Les institutions, elles, brillaient d'un Jaune plus stable, mais variable en intensité. Le Jaune, c'était la couleur des lois, des règlements, des budgets, des organisations collectives.

En principe, ce Jaune était là pour soutenir la vie de toutes ses personnes, qui faisaient du mieux qu'elles pouvaient pour protéger les Bleus, pour leur offrir un soutien quand ils étaient devaient être plus ou moins Rouges, Verts , Noirs, et même Jaune.

Mais l'explorateur observa que le Jaune pouvait parfois se compliquer. Au lieu de former une lumière claire et accueillante, il se fragmentait en couloirs, en guichets, en

formulaires, en procédures qui se juxtaposent et se superposent pour s'embrouiller.

Les habitants disaient alors que le système devenait compliqué, bien autre chose que complexe, au point que même les plus Verts très expérimentés et les plus Noirs avaient du mal à s'y retrouver.

C'est en marchant longtemps dans ce pays, en écoutant les Bleus, les aidants, les professionnels, les responsables, que l'explorateur décida de raconter ce qu'il voyait.

Non pas pour dresser un inventaire définitif, mais pour partager une manière de regarder.

« Et si, au lieu de nous perdre dans mille détails, nous apprenions d'abord à voir les couleurs des uns et des autres pour mieux coopérer ? »

C'est ainsi que commença l'histoire du pays des cinq couleurs.

Chapitre 2 – Naître Bleu, et partir Bleu

Dans ce pays, les habitants avaient fini par accepter une vérité que beaucoup d'autres mondes préféraient oublier.

Ils avaient compris qu'on ne naissait pas fort, autonome et indépendant. On naissait **Bleu**.

Le Bleu, c'était la couleur de la fragilité première, celle du nouveau-né qui ne peut rien sans les autres. C'était aussi la couleur de toutes ces périodes de la vie où l'on se trouve exposé, démunis devant ce qui arrive, sans mode d'emploi ni manuel pour s'en sortir.

Au début, cette idée-là avait choqué certains. Ils auraient préféré croire que l'on naît « égal » et que le reste ne serait qu'affaire de mérite, d'effort ou de volonté.

Mais il suffisait de regarder un bébé pour constater qu'il ne s'était ni choisi sa naissance, ni sa famille, ni son environnement, ni sa santé. Tout cela lui arrivait, comme ça, d'un seul coup, sans qu'il ait eu son mot à dire.

Les habitants les plus lucides de ce pays avaient donc choisi une autre phrase pour décrire la réalité :

« On naît Bleu, on circule dans la vie, un temps, parmi les autres couleurs, et un jour, d'une manière ou d'une autre, on redevient Bleu. »

Entre ces deux moments, chacun faisait ce qu'il pouvait pour colorer sa vie autrement.

Certains développaient beaucoup de Rouge. Ils apprenaient à se défendre ou à protéger les autres, à dire non, à poser des limites, à affirmer des droits, à s'exprimer dans la force d'un moment.

D'autres grandissaient surtout en Vert. Habiles ils savaient manœuvrer, comprendre les situations, organiser, négocier, faire des liens.

D'autres encore étaient plus performants dans le Noir. Ils accomplissaient des gestes concrets, répétés, discrets, indispensables pour que la vie quotidienne tienne debout.

Et puis, il y avait ce Jaune qui enveloppait les institutions, les lois, les structures, et qui, en principe, devait soutenir tout cela.

Mais à aucun moment, dans ce pays, on ne pouvait effacer le Bleu. Même les plus forts, même les plus organisés, même les plus actifs restaient, quelque part, Bleus au fond d'eux.

L'explorateur, qui ne se lassait pas de marcher et d'écouter, avait un jour demandé à une vieille femme assise sur un banc :

— Dites-moi... Est-ce que vous vous sentez encore Bleue, à votre âge ?

La vieille femme avait souri, un peu fatiguée mais avec un regard très clair.

— Mon petit, avait-elle répondu, j'ai passé ma vie à essayer d'être Rouge, Verte et Noire pour les autres.

J'ai défendu mes enfants, j'ai fait des papiers, j'ai couru partout, j'ai fait à manger, j'ai lavé, nettoyé, consolé.

J'ai fait comme si mon Bleu allait disparaître.

Mais tu vois, il n'a jamais vraiment disparu.

Il était seulement recouvert par les autres couleurs.

Maintenant que je suis vieille, c'est lui qui revient devant.

J'ai besoin qu'on m'écoute, qu'on me protège, qu'on s'occupe de ma situation...

En fait, je redeviens comme au début.

La seule différence, c'est que j'ai appris ce que ça me faisait, à moi, d'avoir été Rouge, Vert et Noir pour les autres.

Alors j'essaie d'être Bleue autrement : plus forte d'une certaine manière et sans me taire.

L'explorateur avait noté cette phrase, précieuse :

« *Bleue autrement : plus forte d'une certaine manière et sans me taire.* »

Dans d'autres pays, on cachait la vulnérabilité comme un défaut. On la maquillait sous des mots élégants, on la

dissimulait derrière des façades de performance, de normalité.

Dans le pays des cinq couleurs, on essayait au contraire d'en parler simplement. Non pour s'y complaire, mais pour reconnaître que c'était un point de départ et un point d'arrivée pour tout le monde.

Un jour, l'explorateur assista à une discussion animée entre plusieurs habitants.

Il y avait là un jeune adulte aux allures sûres de lui, un père de famille, une professionnelle du secteur social, et un homme qui se présentait comme décideur dans une grande maison jaune.

Le jeune adulte déclara :

— Moi, je ne veux pas être Bleu. Bleu, c'est être faible. Je veux être autonome, ne devoir rien à personne.

La professionnelle du social sourit doucement.

— Et quand tu étais bébé, tu étais quoi ?

Le jeune haussa les épaules :

— Ben... bébé.

— Tu mangeais tout seul ? Tu te défendais tout seul ? Tu payais ton loyer tout seul ? lui demanda-t-elle avec une pointe d'humour.

Il rit, un peu gêné.

— Non... mes parents faisaient tout.

— Alors, on pourrait dire que tu étais très Bleu, et qu'ils étaient très Rouges, Verts et Noirs pour toi, poursuivit-elle.

Tu as grandi grâce à ce qu'ils ont fait. Tu n'as pas commencé ta vie à zéro, tu l'as commencée porté par les autres.

Le père de famille ajouta :

— Et aujourd'hui encore, tu profites de beaucoup de Jaune.

L'école que tu as fréquentée, les routes, les soins si tu en as besoin, tout ça ne vient pas de nulle part. Tu as déjà consommé beaucoup de Rouge, de Vert, de Noir et de Jaune sans t'en rendre compte.

Ça ne diminue pas ta valeur.

Au contraire, ça te rappelle que l'autonomie, ce n'est pas l'absence de liens, c'est la manière de se tenir debout avec l'aide des autres.

Le décideur de la grande maison jaune prit la parole plus lentement.

— C'est justement là que notre langue nous joue parfois des tours.

On a utilisé le mot « autonome» comme si cela voulait dire « seul» ou « sans aide».

Alors que, si on regarde bien, personne ne vit sans les autres, et personne ne devrait être abandonné à lui-même.

Dans ce pays, on essaie de remettre les mots à l'endroit.

Être autonome, c'est avoir du pouvoir d'agir, mais ce pouvoir d'agir s'appuie sur un environnement qui t'aide, sur des gens qui te défendent, t'écoutent, s'occupent de ta situation, et te soutiennent au quotidien.

Le jeune adulte resta silencieux un moment. Il ne changea pas d'avis sur tout, en quelques minutes, mais quelque chose avait commencé à bouger en lui.

L'explorateur nota que ce pays n'avait pas seulement inventé des couleurs. Il avait aussi entrepris un travail patient sur les mots.

Au fil de ses parcours, l'explorateur vit mille manières d'être Bleu.

Il y avait la vulnérabilité visible, celle qui se voit et s'entend : les fauteuils roulants, les cannes blanches, les difficultés de parole, les troubles du comportement, les diagnostics écrits en lettres compliquées dans les dossiers.

Et il y avait la vulnérabilité cachée, plus discrète : les choses multiples dans la tête, les épuisements silencieux,

les dépressions, les peurs, les solitudes, les deuils, les dettes, les inquiétudes qui rongent sans bruit.

Dans ce pays, on s'était mis d'accord sur une idée importante :

« Il n'y a pas de Bleus légitimes et de Bleus illégitimes. Il y a des Bleus visibles et des Bleus invisibles. Tous méritent qu'on s'organise autour d'eux. »

Cela ne signifiait pas que tout le monde pouvait tout recevoir en même temps. Les ressources restaient limitées, les temps humains aussi. Mais cette phrase changeait la manière de regarder les gens.

Au lieu de chercher qui « méritait» ou non d'être aidé, on se demandait :

*« De quel Bleu s'agit-il ? Quels Rouge, Vert, Noir et Jaune manquent autour de lui ?
Et comment pourrions-nous mieux les organiser ?
»*

L'explorateur découvrit aussi que l'on pouvait être Bleu pour soi-même et très coloré pour les autres.

C'était le cas de cette mère qui disait :

*« Pour mon enfant, je suis Rouge, Verte et Noire
jour et nuit. Pour moi, il ne reste plus rien. Je suis
complètement Bleue. »*

C'était le cas de ce professionnel qui témoignait :

*« Pour les personnes dont je m'occupe, je suis
souvent Rouge, Vert et Noir et pas aidé par le
Jaune. Mais dans ma propre vie, je ne vois pas
beaucoup de monde se préoccuper de mon Bleu.
On dirait qu'on suppose que je suis Dieu »*

Le pays des cinq couleurs n'était pas un pays magique. Les injustices n'y disparaissaient pas par enchantement. Mais le fait de nommer ces situations, de reconnaître que même les plus « aidants » et les plus « compétents » restent Bleus quelque part, permettait de commencer à rééquilibrer certaines choses.

Un soir, assis près d'un feu, l'explorateur relut ses notes. Il y avait ce bébé Bleu qu'il avait vu naître dans une famille déboussolée. Il y avait cette jeune femme en situation de handicap, devenue adulte, qui cherchait sa place. Il y avait ces aidants à bout de forces, ces parents âgés qui s'inquiétaient pour l'avenir de leur enfant vulnérable après leur mort.

Il y avait aussi ces professionnels sincères, qui voulaient bien faire mais se heurtaient à des murs jaunes de procédures et de contraintes.

Il écrivit alors cette phrase, qui allait revenir souvent dans le récit :

« Le Bleu n'est pas un défaut, ni un échec. Le Bleu est ce qui nous rappelle que nous avons besoin les uns des autres. »

Comprendre cela changeait la manière de vivre, mais aussi de construire les organisations.

Si tout le monde est, a été ou sera un jour Bleu, alors la solidarité n'est plus un geste optionnel, réservé à quelques « gens gentils ».

Elle devient une organisation vitale, une manière d'assurer la survie et la dignité de chacun.

Dans les chapitres suivants, l'explorateur allait raconter comment ce pays tentait de s'y prendre pour organiser cette solidarité autour des Bleus, en tenant ensemble les cinq couleurs, les petites histoires du quotidien et les Grands-Toits jaunes.

Mais pour l'instant, il referma son carnet.

Il regarda le ciel, qui commençait à tirer vers le bleu profond de la nuit, et il se dit que, décidément, dans ce pays, le Bleu n'était pas seulement une couleur de fragilité. C'était aussi une couleur de vérité.

Chapitre 3 – Les mots à l'endroit

Dans ce pays, les habitants avaient fini par remarquer quelque chose de troublant : bien souvent, ce n'étaient pas seulement les situations qui posaient problème, c'étaient aussi les mots que l'on utilisait pour en parler.

On disait des phrases qui avaient l'air justes, mais qui, si l'on regardait de près, étaient un peu à l'envers. Les mots étaient tordus, mélangés, confondus. À force, tout le monde croyait se comprendre, alors que, silencieusement, les malentendus s'accumulaient.

Un jour, les habitants décidèrent de s'y mettre sérieusement. Ils se dirent :

« Si nous voulons prendre soin des Bleus, il va falloir d'abord remettre quelques mots à l'endroit.
»

L'explorateur fut invité à une assemblée où l'on travaillait justement sur ces mots-là. La salle était simple, avec des chaises, un tableau, quelques crayons de couleur. Autour de la table, il y avait des Bleus, des aidants Rouges, Verts, Noirs, des professionnels Verts, Noirs avec du Rouge, des personnes en Jaune venu représenter des institutions, avec aussi du Rouge.

Sur le tableau, quelqu'un avait écrit :

IMPLIQUÉS – CONCERNÉS

Une femme prit la parole.

Elle était mère d'un enfant Bleu depuis de longues années.

— Pour moi, dit-elle, ce mot est important.

Mon fils et moi, nous sommes impliqués dans sa vulnérabilité.

C'est dedans que nous vivons, jour et nuit.

Les autres, autour, sont concernés :

ils peuvent aider, ils peuvent se retirer, ils peuvent revenir.

Ils ne vivent pas dans la même intensité.

Quand on mélange les deux,

on finit par dire que « tout le monde est concerné », mais plus personne ne sait qui est vraiment impliqué,

ni qui devrait se sentir responsable de quoi.

Un professionnel ajouta :

— Quand je remplis un dossier, on me demande souvent :

« Qui est la personne ressource ? »

On note un nom, un numéro de téléphone,

mais on ne demande presque jamais :

« Qui est impliqué jusqu'au bout, qui ne pourra

jamais se retirer vraiment ?»

« Quelles couleurs peut-il apporter ?»

Pourtant, ce n'est pas pareil d'être parent toute la vie ou d'être un service qui peut fermer un dossier un jour.

Une personne de la grande maison jaune, un peu gênée, admit :

— Dans nos textes, nous parlons beaucoup des « parties prenantes», des « usagers», des « bénéficiaires», des « acteurs».

On a mis tout le monde dans le même panier.

Peut-être qu'il faudrait réapprendre à distinguer :

ceux qui subissent la situation au premier plan,

ceux qui la vivent de près,

et ceux qui peuvent choisir à quel degré ils s'engagent.

Sur le tableau, quelqu'un traça trois cercles :

1. Au centre : **Les impliqués** – la personne Bleue, et parfois un ou deux proches très directement touchés.
2. Autour : **Les proches concernés** – famille, amis, aidants, voisins, certains professionnels très engagés.

3. Plus loin : **Les concernés élargis –** professionnels de passage, institutions, dispositifs, associations, décideurs, société.

L'explorateur nota que ce simple travail sur les mots permettait déjà de clarifier les rôles. On ne disait plus : « tout le monde est sur le même plan».

On reconnaissait que certains portaient le Bleu d'une manière que d'autres ne porteraient jamais.

Plus tard, le groupe s'attaqua à un autre couple de mots

AUTONOME – AIDÉ

Un jeune homme Bleu, qui vivait avec un handicap physique depuis l'enfance, prit la parole.

— Moi, dit-il, on m'a souvent dit :

« *L'objectif, c'est que tu sois autonome, que tu t'autodétermimes*»

Et j'ai compris longtemps que ça voulait dire :

« *Tu dois devenir comme si tu n'avais besoin de personne, mais on ne me dit pas à quelles conditions, dans quel contexte je peux le faire*»

C'était très violent.

Parce que, pour être honnête,

Et même avec ma fierté

j'ai toujours besoin de quelqu'un pour certaines choses.

Un jour, une personne Rouge m'a dit :

« Tu sais, être autonome, ce n'est pas faire tout tout-seul.

C'est savoir ce dont tu as besoin, savoir demander, et savoir utiliser les aides qu'on te donne pour faire ta vie.»

Ce jour-là, j'ai compris que le mot avait été mis à l'envers.

Une professionnelle compléta :

— Pour les « valides» aussi, c'est un mensonge, cette histoire d'autonomie sans aide.

Si on regarde bien, tout le monde a bénéficié du Jaune : école, routes, soins, sécurité.

Tout le monde a consommé du Rouge, du Vert, du Noir.

L'autonomie n'est pas l'absence d'aide, c'est la manière de se tenir debout avec l'aide des autres.

L'explorateur se dit qu'il suffirait parfois de changer une définition dans la tête de tout le monde pour que les choses changent.

Au lieu de dire : « Tu n'es pas autonome, tu es dépendant», on pourrait dire :

« Tu es autonome si tu participes aux décisions, si tu peux exprimer tes préférences,

et si l'organisation autour de toi te permet de vivre selon ce qui compte pour toi. »

Le Bleu ne disparaît pas, mais il ne devient plus un reproche. Il devient un point d'appui pour organiser les autres couleurs.

Ce jour-là, quelqu'un inscrivit encore deux mots sur le tableau :

COMPLIQUÉ – COMPLEXE

Une femme aux cheveux poivre et sel, qui travaillait depuis longtemps dans une grande maison jaune, prit la parole.

— Nous avons confondu ces deux mots, dit-elle.

*Et cela nous a fait beaucoup de mal.
Quand une situation est complexe,
cela veut dire qu'elle comporte beaucoup
d'éléments reliés entre eux,
que tout bouge en même temps,
qu'il faut de la finesse, du temps, de l'écoute pour
comprendre.
La vie est complexe, les personnes sont complexes,
la vulnérabilité est complexe.
C'est normal.*

*Mais quand notre organisation devient compliquée,
ce n'est plus la même chose.*

Compliqué, c'est quand on ajoute des couches, des procédures, des guichets, des formulaires, des règles qui se contredisent, des numéros de téléphone unique à foison qui ne répondent plus, des sigles que même les professionnels ne comprennent plus.

Alors, les Bleus ne s'y retrouvent plus, les aidants non plus et s'épuisent, et même les professionnels aguerris deviennent Bleus à leur tour, noyés dans un Jaune illisible.

Comment imaginer que les impliqués puissent mieux faire que les concernés dans ce machin-là !

Elle marqua une pause.

— La complexité, nous devons la respecter et en simplifier la perception naturelle

Le compliqué, nous devons le réduire. Notre travail devrait être de rendre l'organisation simple au service du complexe, et non l'inverse. Et effacer le compliqué par une autre intelligence.

L'explorateur fut frappé par cette phrase. Il avait vu tant d'endroits où, au nom de la complexité, on avait empilé des couches de compliqué qui empêchaient justement de traiter le complexe.

Dans ce pays, on essayait de faire l'inverse : clarifier ce qui peut l'être, détruire ce qui étouffe, pour garder du temps et de l'énergie, du temps et de l'attention, pour ce qui, par nature, restera toujours complexe :une vie humaine.

Au fil des rencontres, d'autres mots furent ainsi retournés, inspectés, remis à l'endroit.

À chaque fois, il ne s'agissait pas de jouer avec les définitions pour le plaisir. Il s'agissait de dénouer des malentendus qui, dans la vie de tous les jours, faisaient beaucoup de dégâts.

Un Bleu raconta :

— On m'a souvent dit : « On va t'aider.»

Mais, en réalité, on décidait à ma place.

Un jour, quelqu'un m'a dit :

*« Je peux t'aider à formuler ce que tu veux,
et à organiser les choses autour de toi,
mais je ne dois pas décider à ta place. Du moins
c'est toi qui évalueras»*

*J'ai compris ce jour-là que ce n'était pas le même
« aider».*

Un autre ajoute :

— Quand on dit « protéger», comme la protection juridique,

*il faut faire attention à ne pas enfermer.
Protéger, ce n'est pas mettre sous cloche,
c'est créer les conditions pour que la personne
puisse exister,
avec ses risques, ses choix, ses erreurs,
mais sans être écrasée par la peur des autres, plus
forts, qui arbitrent selon leurs intérêts.*

Un soir, après une longue journée de travail sur les mots, l'explorateur marcha seul dans les rues du pays. Il pensait à tous ces Bleus et Rouges qui se débattent avec des formulaires, à tous ces aidants qui butent sur des phrases administratives, à tous ces professionnels qui n'ont pas le temps de dire et faire les choses simplement.

Il se dit que remettre les mots à l'endroit, ce n'était pas un luxe de poète. C'était un travail vital.

Car derrière ces mots, il y a des décisions, des organisations, des droits reconnus ou niés, des temps accordés ou refusés, des vies soulagées ou aggravées.

Il écrivit dans son carnet :

« Quand les mots sont à l'envers, les Bleus et les rouges payent l'addition. Quand les mots sont remis à l'endroit, on peut enfin commencer à s'organiser. »

C'est alors qu'émergea une autre idée, qui allait prendre une grande place dans les chapitres suivants :

*Et si, avant de chercher des solutions, nous apprenions d'abord à remettre les **relations** à l'endroit ?*

Mais cela, c'est une autre histoire, celle des Petits-Toits, des Grands-Toits et de la manière dont ce pays avait décidé de faire passer les relations avant les solutions.

Chapitre 4 – Les malheurs et les dérives, Petits et Grands-Toits

Dans ce pays, on ne croyait pas aux mondes parfaits. On savait très bien que, même avec les cinq couleurs, les malheurs pouvaient survenir à tout moment.

Il y avait les malheurs que personne n'avait voulu : les accidents, les maladies, les ruptures, les pertes, les coups du sort qui font basculer une vie en quelques secondes.

Et puis il y avait les dérives de la nature humaine : les négligences, les indifférences, les maladresses, et parfois la malveillance, la maltraitance, qui surgissaient là où, pourtant, on aurait dû être en sécurité.

Les habitants de ce pays avaient fini par accepter une vérité un peu rude :

« La nature humaine est sujette à dérive permanente. La majorité est bienveillante, mais une minorité peut, à certains moments, blesser, profiter, maltraiter. Et même la majorité bienveillante peut se tromper, se fatiguer, se laisser aller. »

L'explorateur avait entendu des histoires qui serraient le cœur.

Il y avait ce Bleu placé dans un établissement qui, sur le papier, avait tout pour être un lieu sûr. Les murs étaient

propres, les protocoles bien rédigés, les affiches rassurantes, la qualité certifiée.

Mais derrière les portes, certains jours, la fatigue, le manque de personnel, les habitudes avaient peu à peu fait glisser les gestes. On ne parlait plus vraiment avec les personnes, on parlait sur elles, à propos d'elles.

On décidait vite, on changeait les horaires sans prévenir, on s'agaçait de leurs lenteurs, de leurs cris, de leurs silences.

Parfois, un mot blessant s'échappait, un geste trop brusque, un regard qui disait : « Tu déranges.» Rien de spectaculaire, rien qui fasse la une des journaux. Mais, pour le Bleu qui vivait là, c'était une pluie fine de petites violences quotidiennes.

Ailleurs, l'explorateur entendait des histoires inverses.

Une professionnelle Rouge, Verte et Noire pour beaucoup de personnes, se retrouvait elle-même Bleue, sans défense face à une organisation Jaune trop lourde.

Elle racontait :

*« Je voudrais prendre le temps d'écouter, mais on me demande de remplir des tableaux.
Je voudrais protéger, mais on me rappelle constamment les contraintes budgétaires. Je voudrais être du côté des Bleus, mais je me*

retrouve parfois, malgré moi, à faire partie d'un système qui les abîme. Alors je deviens un peu Bleue moi aussi, et je ne sais plus comment faire»

Dans ce pays, on ne se contentait pas de dire : « Il y a des bons et des méchants.». On savait que, bien souvent, les dérives naissaient du mélange entre fragilités individuelles et organisations compliquées ou encore une fois les plus fort se protègent et arbitrent toujours selon leurs intérêts.

Un jour, une grande assemblée fut organisée pour parler de ces dérives. Le sujet était délicat. Personne n'aimait regarder en face les maltraitances, les abus de pouvoir, les abandons, les dysfonctionnements qui avaient laissé des Bleus sans défense, exposés, voire violentés.

Pourtant, les habitants savaient qu'il fallait le faire, sans quoi rien ne changerait.

Une personne Bleue prit la parole en premier. Sa voix tremblait un peu, mais elle tenait bon.

— Je ne suis pas venue pour accuser des individus, dit-elle.

Je suis venue pour dire ce que ça fait quand on est Bleu et qu'on avait un Rouge qui ne protège plus, qu'on tombe sur un Vert qui ne s'occupe plus de ma situation, sur un Noir qui ne vient pas et fais comme il veut, sur un Jaune qui ne

répond pas et qui parfois dit : c'est à prendre ou à laisser.

Ce que je demande, ce n'est pas la perfection.

C'est qu'on organise le pays de telle sorte que ces dérives soient repérées, freinées, corrigées avant que les dégâts soient irréparables.

Un parent aidant ajouta :

— Nous savons bien qu'il y aura toujours des risques.

Des personnes mal intentionnées, il y en aura toujours quelques-unes.

Des gens épuisés qui dérapent, aussi.

Mais ce que nous ne pouvons plus accepter, c'est qu'un Bleu reste seul face à ces risques.

Il faut qu'il y ait, quelque part, un regard constant bienveillant,

un contre-pouvoir, une manière de dire : « Là, ça dérape, on doit intervenir.»

Un professionnel prit alors le relais :

— Nous avons aussi besoin d'être protégés, nous, les professionnels.

Quand nous signalons une situation injuste ou dangereuse,

nous avons peur des conséquences. Nous craignons d'être isolés,

mal vus, sanctionnés. Si nous voulons que les dérives soient repérées,

il faut créer des espaces où il est possible de parler, sans être immédiatement puni.

Dans ce pays, on avait compris que la solution ne viendrait pas uniquement des lois, ni uniquement de la bonne volonté individuelle.

On avait donc inventé quelque chose de particulier : un regard croisé permanent entre les différents toits.

On disait :

« Les Petits-Toits doivent veiller sur les Grands-Toits. Et les Grands-Toits doivent veiller sur les Petits-Toits. La solidarité citoyenne doit pouvoir observer la solidarité institutionnelle. Et la solidarité institutionnelle doit soutenir, sans étouffer, la solidarité citoyenne. »

Les **Petits-Toits**, ce sont ces cercles de personnes de confiance qui entourent un Bleu : famille, amis, voisins, parfois un ou deux professionnels proches. Ils voient ce qui se passe au plus près, ils perçoivent les changements, les signes de fatigue, les tensions qui montent.

Les **Grands-Toits**, ce sont les institutions, les services, les autorités, qui ont le pouvoir de décider, de contrôler, de sanctionner, mais aussi le devoir de soutenir, de financer, de réorganiser.

Quand les Grands-Toits négligent ou détruisent les Petits-Toits ou ne regardent pas ce qui se passe sous ces Petits-Toits, il y a un risque de dérive dans l'intimité : des violences intrafamiliales, des négligences, des situations cachées.

Quand les Petits-Toits ne peuvent pas regarder ce qui se passe sous les Grands-Toits, il y a un risque de dérive institutionnelle : des placements abusifs, des maltraitances ordinaires, des décisions prises trop loin des Bleus.

Alors le pays avait posé un principe simple :

« Nul toit ne doit être sans entourage, sans cercle de personne de confiance de proximité bienveillant et constant. Les cercles proches doivent être protégés et soutenus, mais ils doivent aussi être observés, pour qu'aucun Bleu ne soit enfermé dans un secret dangereux. Les institutions doivent être respectées, mais elles doivent aussi être éclairées par le regard des citoyens et des proches, pour ne pas s'enfermer dans leurs propres certitudes. »

Pour faire vivre ce principe, on avait imaginé des veilleurs.

Ceux-ci ne décidaient pas à la place des autres. Ils n'étaient pas là pour juger ou moraliser. Ils étaient là pour regarder, écouter, interroger, alerter si nécessaire, et aider

à remettre en route les couleurs quand elles s'étaient éteintes.

Il y avait des veilleurs proches, au niveau des Petits-Toits, et des veilleurs plus éloignés, au niveau des Grands-Toits. Leur travail, c'était de repérer et s'alarmer de signaux faibles et de réagir aux signaux forts. Ils n'accusaient pas tout de suite. Ils posaient des questions, proposaient une rencontre, demandaient des explications, et, si besoin, faisaient remonter l'information.

Ainsi, peu à peu, le pays apprenait à se protéger lui-même contre ses propres dérives.

L'explorateur comprit que ce pays ne se faisait pas d'illusions. Il ne croyait pas que l'on pourrait un jour supprimer tous les risques, toutes les injustices, toutes les violences.

Mais il pariait sur autre chose :

« Si nous gardons un œil bienveillant sur les vulnérables, partout où ils sont et ils seront, et si nous acceptons de nous regarder et nous parler les uns les autres, alors nous réduirons le champ d'action de la malveillance et de la négligence. Nous ne supprimerons jamais la possibilité du mal, mais nous rendrons plus difficile son installation durable. »

Ce n'était pas une promesse de paradis, mais une promesse de vigilance partagée.

Et, pour que cette vigilance soit possible, il fallait encore aller plus loin : organiser autour de chaque Bleu un Petit-Toit solide, et s'assurer qu'il ne s'éteigne pas avec le temps.

C'était l'objet des chapitres qui allaient suivre : comment naissent les Petits-Toits, comment ils s'essoufflent, comment les veilleurs des toits peuvent les ranimer pour que personne ne soit laissé seul dans les tempêtes de la vie.

Chapitre 5 – Le bébé Bleu et le premier Petit-Toit

Dans ce pays, tout commençait par un bébé Bleu. Chaque fois qu'un enfant naissait, une chose très simple se produisait : une nouvelle zone de Bleu apparaissait dans le monde.

Ce Bleu-là était total. Le bébé, en instinct de vie, ne pouvait rien pour lui-même. Il ne pouvait ni se nourrir, ni se protéger, ni comprendre ce qui lui arrivait. Il avait besoin qu'on l'entoure, qu'on le porte, qu'on l'accueille.

Dans les familles où tout se passait bien, les parents avaient presque tous le même réflexe. Sans même connaître les mots du pays des cinq couleurs, ils se mettaient spontanément à construire, autour du bébé Bleu, son premier Petit-Toit.

Ce Petit-Toit, c'était d'abord leur présence. La mère, le père, la fratrie, ou les personnes qui occupaient cette place, développaient d'un coup beaucoup de Rouge, de Vert et de Noir.

Le Rouge, c'était cette détermination à protéger le bébé contre ce qui pourrait le blesser : le froid, la faim, la chute, la violence, l'indifférence. Le Vert, c'était lui donner un nom en société, mais aussi la capacité à chercher des solutions : trouver un médecin quand il est malade, appeler

de l'aide quand on ne sait plus, comprendre ce qui se passe quand les pleurs se répètent.

Le Noir, c'était le royaume des gestes concrets : changer les couches, préparer les biberons, bercer la nuit, laver les vêtements, porter, câliner, surveiller.

Autour d'eux, d'autres personnes venaient parfois renforcer le Petit-Toit : des grands-parents, des frères et sœurs, des cousins des amis, des voisins. Chacun ajoutait un peu de couleur à l'abri du bébé Bleu.

Parfois, le Jaune intervenait aussi très tôt : la maternité, les services de santé, les visites à domicile, les allocations, les congés parentaux, les lieux d'accueil.

Quand tout cela s'articulait bien, le bébé Bleu pouvait grandir dans un premier cocon relativement solide.

Mais dans ce pays, comme partout, toutes les histoires ne commençaient pas de la même manière.

Il y avait des naissances où le Petit-Toit était lui-même fragile, fissuré, instable. Parfois, la maman était déjà très Bleue avant même l'arrivée de l'enfant : fatigue profonde, isolement, précarité, violence subie, absence de soutien, histoire personnelle douloureuse.

Parfois, le père était absent, perdu, débordé, ou lui-même pris dans des difficultés lourdes. Parfois, le couple n'existe pas, ou ne tenait déjà plus. Parfois encore, c'était

tout l'environnement qui manquait : pas de famille autour, peu d'amis, pas de voisins disponibles, pas de ressources.

Dans ces cas-là, la maman ou la personne qui tenait sa place se retrouvait à la fois faible et forte. Faible, parce qu'elle était Bleue pour elle-même, à la limite de ce qu'elle pouvait supporter. Forte, parce que tigresse d'amour, elle tentait pourtant d'être Rouge, Verte et Noire pour le bébé, en allant chercher, comme elle pouvait, des renforts, ce qu'il fallait.

Elle courait après un peu de Rouge supplémentaire : quelqu'un qui pourrait sécuriser la situation, la défendre, la protéger des menaces.

Elle cherchait du Vert : une personne qui saurait l'écouter, l'aider à réfléchir, organiser les démarches, ne pas la laisser seule face aux formulaires et aux rendez-vous.

Elle espérait du Noir : une présence concrète, quelqu'un pour l'aider à faire les courses, à garder le bébé une heure, à l'emmener chez le médecin, à faire tourner la machine à laver quand elle n'en pouvait plus.

Le Jaune existait bien, mais il était parfois pâle, lointain, difficile à atteindre. Les dispositifs étaient là, sur le papier, mais l'accès était compliqué, et la mère n'avait pas toujours l'énergie d'aller frapper aux bonnes portes, ni les codes pour se faire entendre.

Dans ces situations-là, un danger apparaissait : celui que le bébé Bleu grandisse dans un Petit-Toit trop fragile, incapable de le protéger vraiment dans la durée.

Pas par manque d'amour. Au contraire, l'amour y était souvent immense. Mais l'amour ne suffit pas toujours quand le Rouge, le Vert, le Noir et le Jaune sont trop faibles ou trop mal organisés.

Les habitants du pays des cinq couleurs avaient donc appris à se poser une question simple, dès la naissance d'un Bleu :

« De quel Petit-Toit dispose-t-il ? Qui est là, comment, avec quelles forces ? Et si le Petit-Toit est fragile, comment pouvons-nous l'aider à se consolider, sans le remplacer, sans le juger, mais en l'entourant ? »

Parfois, la réponse venait de la famille élargie. Un oncle, une tante, un grand-parent, un frère ou une sœur plus âgé, prenaient plus de place. Ils devenaient un peu plus Rouges, un peu plus Verts, un peu plus Noirs.

Parfois, la réponse venait du voisinage, du village, du quartier. Une voisine qui proposait des repas, une amie qui écoutait longtemps, un groupe de parents qui se soutenaient.

Parfois, elle venait d'un Noir-Rouge du Jaune qui se réveillait vraiment : une sage-femme qui repérait la détresse et restait en lien, un service social qui ne se contentait pas de cocher des cases, une association qui offrait un lieu d'accueil, un professionnel qui prenait le temps d'expliquer, un autre qui venait à domicile.

Dans les cas les plus difficiles, il arrivait que l'on doive réfléchir autrement. Certaines familles n'avaient pas la force, ou pas les ressources, ou pas la sécurité nécessaire pour constituer un Petit-Toit suffisant.

Alors, le pays avait inventé des formes de familles sociales élargies : des lieux, des foyers, des communautés, où plusieurs adultes de bonne volonté acceptaient de partager entre eux les couleurs pour qu'aucun Bleu ne soit laissé seul.

L'explorateur avait un jour assisté à une réunion particulière.

Autour de la table, il y avait la maman d'un bébé Bleu, une grand-mère, une voisine, une professionnelle du Jaune, et une personne d'une association.

Sur la table, on avait dessiné un cercle au milieu : le bébé Bleu.

Tout autour, on avait disposé des petits galets colorés : Rouge, Vert, Noir, Jaune.

Chacun avait été invité à dire :

— De quelle couleur te sens-tu pour ce bébé ?

La grand-mère avait dit :

— Moi, je peux être très Noire :

je peux le garder souvent, l'emmener au parc, aider pour la maison. Je serai aussi beaucoup Rouge, parce que s'il lui arrive quelque chose, je ne laisserai pas faire.

La voisine avait répondu :

— Je ne peux pas faire autant,

mais je peux être un peu Verte : je peux aider ta maman à trier les papiers, à comprendre les lettres, à faire les démarches en ligne. Je peux être Noire aussi de temps en temps, pour un repas, un dépannage.

La professionnelle du Jaune avait ajouté :

— Moi, je suis surtout Jaune :

je représente un service qui peut ouvrir certains droits, organiser des aides, débloquer du temps de professionnels.

Mais je peux aussi être un peu Verte, en expliquant les dispositifs, et un peu Rouge,

en défendant votre dossier là où il pourrait être refusé.

La maman, elle, avait regardé le cercle longtemps. Puis elle avait dit, les larmes aux yeux :

— Moi, je me sens très Bleue.

J'aimerais être Rouge, Verte et Noire pour mon bébé, je fais tout ce que je peux, mais je n'y arrive pas toujours. J'ai honte, parfois, de ne pas y arriver mieux. Si vous êtes d'accord pour m'aider, je veux bien que ce Petit-Toit, on le construise à plusieurs.

Personne ne la jugea. Au contraire, le fait qu'elle puisse dire son Bleu devint le point de départ d'une organisation plus solide.

L'explorateur nota que, dans ce pays, les Petits-Toits les plus robustes n'étaient pas forcément ceux où tout était « parfait» dès le départ.

C'étaient ceux où l'on avait appris à parler vrai, à nommer les limites, à se répartir les couleurs, plutôt que de faire semblant que tout va bien jusqu'au jour où tout s'effondre.

Au fil du temps, le bébé Bleu grandissait. Si le Petit-Toit restait vivant, il apprenait peu à peu à emprunter lui-même un peu de Rouge, un peu de Vert, un peu de Noir.

Le Rouge, quand il osait dire non, quand il se défendait, quand il disait ce qui lui faisait peur ou mal. Le Vert, quand il commençait à réfléchir avec les autres, à poser des questions, à chercher des solutions. Le Noir, quand il faisait de plus en plus de choses par lui-même, à son rythme, avec ses capacités propres.

Le Jaune restait en arrière-plan : l'école, les services, la société.

Quand tout s'articulait à peu près bien, l'enfant pouvait grandir dans un monde où sa vulnérabilité était reconnue, ni dramatisée, ni niée.

Mais le pays savait aussi que, à n'importe quel moment, le Petit-Toit pouvait s'essouffler : séparation, déménagement, maladie d'un parent, perte d'un soutien, conflit, épuisement.

C'est pour cela que les habitants avaient inventé des veilleurs de Petits-Toits, chargés de surveiller, à distance respectueuse, que le cocon ne se fissure pas trop longtemps sans que personne ne s'en aperçoive.

Parce qu'ils avaient appris une chose :

« Quand un Petit-Toit s'effondre, ce n'est pas seulement un Bleu qui tombe. Ce sont toutes les couleurs autour de lui qui se désorganisent. »

Dans les chapitres suivants, l'explorateur allait justement raconter comment ces Petits-Toits s'essoufflent parfois, comment ils peuvent être ranimés, et comment la société tout entière peut apprendre à soutenir ces structures fragiles et vitales que sont les cercles de personnes de confiance.

Chapitre 6 – Quand les forts deviennent vieux et redeviennent Bleus

Dans ce pays, les habitants savaient que le temps ne fait pas que grandir les enfants. Il finit aussi par courber le dos des adultes. Ceux qui avaient été longtemps très Rouges, très Verts, très Noirs pour les autres, ceux qui avaient porté des maisons entières sur leurs épaules, ceux qui avaient travaillé, aidé, organisé, réparé, protégé, finissaient, un jour, par sentir à nouveau le Bleu remonter.

Ce Bleu-là n'était pas celui du nouveau-né. Il était traversé de souvenirs, d'expériences, de tout ce qui avait été vécu. Mais il n'en était pas moins réel.

Les forces baissaient, les gestes devenaient plus lents, la vue se troublait, la mémoire jouait des tours, le corps rappelait son existence par des douleurs régulières.

Les habitants de ce pays disaient alors :

« Les forts d'hier redeviennent Bleus. C'est le moment pour ceux qui ont profité de leurs couleurs de venir, à leur tour, reconstituer un Petit-Toit autour d'eux. »

L'explorateur avait rencontré un homme âgé, assis sur un banc près d'un arbre.

Autrefois, cet homme avait été très Rouge, très Vert, très Noir. Il avait travaillé dur, élevé des enfants, soutenu des voisins, participé à des associations, accompagné des proches malades.

Il racontait :

— J'ai été longtemps celui qu'on appelait quand il y avait un problème.

*On venait me chercher pour déménager un meuble,
pour réparer une voiture, pour discuter d'un
conflit, pour remplir un dossier compliqué.
J'aimais bien ça, être celui qui aide.
J'avais l'impression d'exister,
de servir à quelque chose.*

Il sourit, puis son regard se fit plus grave.

— Et puis, un jour, j'ai commencé à tomber, moi aussi.

*Pas d'un coup, mais par petites marches.
Un genou qui lâche, un souffle plus court,
des nuits moins bonnes, des oubliés étranges, des
bilans médicaux qui se multiplient.
Je me suis découvert à nouveau Bleu.
Et là, j'ai vu que ce n'était pas si simple d'accepter
l'aide des autres.
J'avais l'habitude d'être celui qui donne, pas celui
qui demande.*

L'explorateur lui demanda :

— Est-ce que les autres sont venus ?

L'homme hocha la tête.

— Certains, oui.

Mes enfants, autant qu'ils le peuvent.

Une voisine qui vient me voir souvent.

Un professionnel qui passe pour m'aider à la toilette.

Mais j'ai aussi découvert quelque chose :

*tous ceux que j'avais aidés autrefois ne peuvent pas
tous revenir, parce que leurs propres vies sont
compliquées, parce que la distance, le travail, les
enfants, les empêchent de faire autant qu'ils
voudraient.*

*Alors je me dis que, peut-être, il faudrait que le
pays s'organise autrement pour que les vieux Bleus
ne dépendent pas seulement de la mémoire des
services rendus.*

Dans ce pays, on avait longtemps compté sur la famille.

« Les enfants s'occuperont de leurs parents », disait-on.
Et souvent, c'était vrai.

Mais la vie avait changé. Les distances s'étaient allongées, les familles s'étaient recomposées, le travail occupait beaucoup de temps et d'énergie, certains liens s'étaient distendus.

Parfois, les enfants eux-mêmes étaient déjà très Bleus, épuisés par leur propre vie, malades, fragiles, ou pris dans des organisations jaunes complexes.

Alors la question était revenue, insistante :

« Quels Petits-Toits pour les personnes qui vieillissent ? Comment s'assurer que ceux qui ont tant donné ne finiront pas leur vie dans une solitude silencieuse, dépendants de dispositifs qu'ils ne comprennent pas, dans des lieux où personne n'a vraiment le temps d'écouter ce qu'ils ont à transmettre ? »

L'explorateur entra un jour dans un lieu où vivaient plusieurs personnes âgées. C'était une grande maison jaune, avec des couloirs propres, des chambres rangées, des horaires affichés.

Il vit des professionnels très Noirs : ils changeaient des protections, apportaient des plateaux-repas, aidaient à se lever, surveillaient les traitements.

Certains étaient aussi très Verts, quand ils prenaient quelques minutes pour parler, pour expliquer, pour ajuster l'organisation aux besoins d'une personne particulière.

Mais il sentit aussi, flottant dans l'air, une sorte de Bleu diffus : celui des résidents, celui de certains aidants qui s'inquiétaient, celui de quelques professionnels épuisés.

Une dame lui dit à voix basse :

— Vous savez, ici, on fait ce qu'on peut.

*Les gens sont en sécurité, ils ont à manger,
ils reçoivent leurs médicaments.*

*Mais parfois, j'ai l'impression qu'on a réduit leur
vie à ces quelques paramètres.*

*Le Rouge, le vrai, celui de quelqu'un qui défend
une personne en particulier, manque souvent.*

*Et le Vert, celui qui prend le temps de s'occuper
pour de vrai de la situation, de se demander ce qui
compte encore pour cette personne, où en est son
projet de vie, ce qu'elle veut vraiment vivre pour le
temps qui lui reste, celui-là, il est rare.*

*On court tellement que nous n'avons plus toujours
le temps de nous organiser autour de chaque vieux
Bleu comme on le ferait pour un enfant.*

L'explorateur sentit que ce constat n'était pas une accusation, mais un appel.

Dans ce pays, certains avaient commencé à dire : « La fin de la vie mérite un Petit-Toit aussi tendre que le début ».

On ne peut pas se contenter de dire : « Ils sont à l'abri, c'est suffisant. Ils ont encore des choses à dire, des liens à vivre, des choix à exprimer. »

On imagina alors des cercles de confiance pour les personnes âgées, comme pour les enfants ou pour les

adultes en situation de handicap. Mais des cercles qui n'appartiennent qu'à la personne et non pas au Jaune, en demandant au Jaune de soutenir et de respecter cette initiative.

Autour d'un vieux Bleu, on rassemblait, autant que possible : un ou deux proches disponibles, un professionnel référent, une personne de confiance choisie, parfois un voisin, un bénévole, et, quand c'était pertinent, une personne chargée de la protection juridique.

On se réunissait régulièrement, sans protocole dans un endroit tranquille choisi par la personne, pour poser avec elle quelques questions simples :

« Comment va-t-il, vraiment ? Qu'est-ce qui lui pèse ? Qu'est-ce qui lui fait encore plaisir ? De quoi a-t-il peur ? Qu'a-t-il envie de transmettre ? Que pouvons-nous ajuster, même un peu, pour que sa vie reste la sienne jusqu'au bout ? »

Ces questions n'étaient pas magiques. Elles ne supprimaient ni les douleurs, ni les pertes, ni les deuils. Mais elles empêchaient que la personne soit réduite à son dossier, à son lit, à son traitement.

Un vieil homme Bleu raconta un jour :

— J'ai passé ma vie à travailler sur les chantiers.

Mes mains sont abîmées, mon dos aussi. Pendant longtemps, on m'a défini par ce que je faisais : « bon travailleur », « quelqu'un sur qui on peut compter ». Maintenant que je ne peux plus, j'ai peur qu'on ne voie plus que ma dépendance. Dans mon cercle de confiance, il y a quelqu'un qui me demande régulièrement : « Qu'est-ce que tu veux encore vivre ? » Ça peut paraître simple, mais ça change tout. On a décidé ensemble que je continuerai, tant que possible, à sortir une fois par semaine dans le parc, à voir mes petits-enfants, à écouter un peu de musique. Ce ne sont pas des exploits, mais ce sont mes couleurs à moi pour la fin de ma vie.

L'explorateur comprit que, dans ce pays, on essayait d'éviter une confusion fréquente :

confondre sécurité minimale et vie digne.

La sécurité minimale, c'est un Grand-Toit, un lit, du Jaune et du Noir, c'est-à-dire de la nourriture, des soins de base. La vie digne, c'est un Petit-Toit intime du Rouge du Vert, tout ce qui permet encore le lien, la parole, les choix, la transmission, la reconnaissance.

Pour la vie digne, il faut des couleurs de toutes sortes, pas seulement du Noir et du Jaune.

Les habitants du pays des cinq couleurs avaient aussi pris conscience d'une autre chose importante :

« La manière dont nous traitons nos vieux Bleus dit quelque chose de la manière dont nous traiterons chacun de nous plus tard. »

Alors, lorsqu'ils réfléchissaient à l'organisation de la solidarité, ils ne le faisaient pas seulement pour « les autres», pour « les handicapés», pour « les personnes âgées». Ils le faisaient aussi en pensant à eux-mêmes, à leurs propres Bleus futurs, à leurs proches, à ceux qu'ils aiment.

Cela changeait la manière de voter, de décider, de militer, de créer des services, de répartir les budgets.

Un soir, en quittant une maison où vivaient plusieurs personnes très âgées, l'explorateur nota dans son carnet :

« Les enfants Bleus, les adultes Bleus, les vieux Bleus sont comme trois moments d'une même humanité.. Si nous savons construire des Petits-Toits à chacun de ces moments, alors peut-être pourrons-nous nous regarder vieillir sans trop de peur et partir en paix »

Il savait que, pour cela, il faudrait organiser le pays autrement, pour que les Petits-Toits ne soient pas laissés au hasard des bonnes volontés et des hasards de la vie.

C'est pourquoi, peu à peu, les habitants avaient commencé à penser à une véritable organisation des cinq couleurs autour de chaque Bleu, tout au long de sa vie.

Le chapitre suivant allait parler d'une idée simple mais exigeante : mettre les relations avant les solutions, et organiser le temps, l'attention, la présence, comme un bien précieux à protéger au même titre que les ressources matérielles.

Chapitre 7 – Relations avant Solutions

Dans beaucoup de pays, quand surgissait une difficulté, on se ruait d'abord sur les solutions.

On cherchait : un numéro unique, un guichet unique, un dispositif, un protocole, un traitement, un formulaire à remplir, une procédure à enclencher. On alignait des plans d'action, des objectifs, des indicateurs, des tableaux de suivi.

Dans le pays des cinq couleurs, les habitants avaient fini par se rendre compte que cette manière de faire laissait souvent un goût d'inachevé.

Les Bleus disaient :

« On nous propose des solutions, mais nous manquons d'un entourage bienveillant, de relations. »

Les aidants ajoutaient :

« On nous explique ce qu'il faudrait faire, et on nous perd, car personne n'a vraiment le temps de s'asseoir avec nous pour comprendre ce que nous vivons et prendre la charge à notre place pour nous soulager »

Les professionnels eux-mêmes reconnaissaient :

« Nous passons beaucoup de temps à gérer des solutions, et de moins en moins à être en relation. »

Alors, dans ce pays, une idée s'était peu à peu imposée :

« Mettre les relations avant les solutions. »

Un jour, l'explorateur assista à une scène simple.

Dans une salle de réunion d'un service jaune, on discutait du cas d'un Bleu dont la situation devenait chaque mois plus compliquée. Sur la table, il y avait des dossiers, des rapports, des comptes rendus, des calendriers de rendez-vous, des prescriptions, des évaluations, des ouvertures de droits. On parlait de revoir le projet individuel, de mobiliser un nouveau dispositif, de contacter un spécialiste supplémentaire, de réorganiser les horaires d'intervention.

Chacun faisait de son mieux. Les intentions étaient bonnes. Les solutions proposées n'étaient pas absurdes.

Mais quelque chose manquait.

À un moment, une professionnelle qui n'avait pas encore parlé, demanda calmement :

— Qui, ici, a passé plus d'une heure,

juste une heure entière, à être avec cette personne sans faire autre chose, sans remplir de papier en même temps, sans regarder l'heure toutes les cinq minutes, juste lui accorder du temps et de l'attention profonde ?

Un silence tomba sur la salle. Certains baissèrent les yeux, d'autres se raclèrent la gorge. Personne ne pouvait répondre oui, ou alors si peu, et si loin dans le temps.

La professionnelle reprit :

— Nous cherchons des solutions

pour quelqu'un que nous n'avons presque plus le temps de rencontrer vraiment. Peut-être faudrait-il d'abord nous organiser pour retrouver du temps de relation durable et continue avant d'ajouter une solution de plus.

Dans ce pays, on avait fini par comprendre ceci :

« Les solutions techniques ne peuvent pas remplacer la pauvreté des relations. Mais des relations riches permettent souvent de trouver des solutions plus justes, plus simples, plus durables et anticiper. »

La relation, ce n'était pas seulement « être gentil » ou « sympathique ». C'était : accorder du temps et de l'attention sans être pressé, offrir une écoute réelle, chercher à comprendre le point de vue du Bleu, de l'aidant,

du professionnel, accepter de se laisser un peu toucher, réfléchir ensemble, ajuster au fil du temps.

Les habitants disaient :

« Une bonne solution sans relation peut devenir une violence. Une relation de qualité peut, parfois, compenser une solution imparfaite. »

Pourtant, dans le pays des cinq couleurs, comme ailleurs, le temps manquait.

Les professionnels avaient des plannings serrés, les aidants couraient d'une obligation à l'autre, les Bleus eux-mêmes devaient jongler avec des rendez-vous multiples et impossibles aux conditions imposées.

C'est alors qu'une idée nouvelle apparut, liée aux technologies qui changeaient le monde.

L'un des habitants proposa :

— Et si nous utilisions les nouvelles intelligences artificielles, non pas pour supprimer du personnel, mais pour libérer du temps de relation ?

On se mit à imaginer. Tout ce temps gagné ne serait pas utilisé pour ajouter de nouvelles couches de compliqué, mais pour dégager des plages horaires où un Rouge, un Vert ou un Noir pourrait simplement s'asseoir avec un Bleu et son Petit-Toit, pour parler et écouter.

L'explorateur nota cette phrase sur le mur d'une réunion :

« Utiliser les machines pour alléger les papiers et trucs qui ne servent presque à rien, et réinvestir ce temps dans l'humanité auprès de l'humanité. »

L'auditoire se mit même à imaginer dégager volontairement 10 % de son temps, et sortir des bureaux, pour « aller vers » et s'occuper activement et durablement de situations, bien sûr pour autant que les Jaunes soutiennent et autorisent à le faire. Une révolution.

Ce n'était pas une utopie technique. C'était un choix politique : décider que la finalité de l'organisation n'est pas de produire des rapports, mais de produire des relations qui soutiennent des vies.

Dans ce pays, on avait aussi observé un autre piège : celui de la « solution miracle » de « ceux qui se mettaient à se dire que ».

Il arrivait qu'on place beaucoup d'espoir dans un dispositif nouvellement créé, dans une loi récente, dans une structure innovante.

Pendant un temps, on croyait que ce dispositif suffirait à régler les problèmes. On le présentait comme la réponse attendue, l'outil qui manquait.

Mais si ce dispositif n'était pas inscrit dans des relations solides, il s'essoufflait, se déformait, ou passait à côté de ce qui comptait vraiment.

Un Bleu raconta :

— Un jour, on m'a dit :

« Bonne nouvelle, il existe maintenant un service fait pour toi.»

Sur le papier, c'était parfait. Mais dans la réalité, je voyais chaque semaine des gens différents, personne ne me connaissait vraiment, on changeait souvent de référent, les décisions se prenaient loin de moi. Le dispositif était bien pensé sur le papier, mais la relation était pauvre. Alors je me suis fatigué, et j'ai fini par ne plus venir.

Un aidant ajouta :

— J'ai vu des projets très modestes

où il n'y avait pas beaucoup de moyens, pas de grandes innovations, mais où quelques personnes prenaient vraiment le temps d'être avec nous. Et j'ai vu des projets très ambitieux, très dotés, où l'on se sentait pourtant seul. Je préfère mille fois un petit dispositif avec de grandes relations qu'un grand dispositif avec des relations minuscules.

Peu à peu, le pays des cinq couleurs s'était mis d'accord sur une sorte de règle d'or :

« Avant de décider d'une solution, posons-nous la question : quelles relations voulons-nous rendre possibles, et avec quel temps ? »

Cette question changeait l'ordre des choses. Au lieu de partir des contraintes, des organigrammes, des budgets, des procédures, on partait du rythme d'écoute nécessaire autour de chaque Bleu, de son point de vue, c'était radicalement différent.

Combien de temps faut-il pour que cette personne et son entourage puisse parler vraiment ? Combien de temps faut-il pour que ses proches puissent dire leur fatigue et leurs idées ? Combien de temps faut-il pour que les professionnels puissent se parler entre eux, au lieu de se croiser dans les couloirs sans jamais se poser ensemble ?

À partir de là, on construisait les solutions.

L'explorateur avait noté que, dans ce pays, les cercles de confiance étaient pensés d'abord comme des espaces de relation, et seulement ensuite comme des lieux de décision.

Avec la personne et ses proches, on y prenait des décisions, bien sûr. On y décidait d'actions, de projets, de changements. Mais ces décisions sortaient d'abord d'une écoute partagée, d'une compréhension fine et continue de la situation, d'un temps de présence.

On disait :

« Une heure de vraie relation vaut mieux que dix solutions mal ajustées. Resoudre un problème était difficile s'il était mal posé »

Ce n'était pas une invitation à ne rien faire, ou plutôt si une invitation à ne rien faire... d'autre que ceci. C'était une invitation à ne pas confondre vitesse et justesse.

Un soir, en repensant à tout cela, l'explorateur écrivit dans son carnet :

« Les pays qui essaient de solutionner sans bien poser les problèmes, qui croient d'abord aux solutions, s'épuisent à corriger leurs propres effets secondaires. Les pays qui misent d'abord sur les

relations voient leurs solutions se simplifier, parce qu'elles naissent de ce qui est réellement vécu. »

Il savait que, pour tenir cette promesse, il faudrait une organisation solide des cinq couleurs, une manière claire de comprendre les rôles, de soutenir les Petits-Toits et de les faire reconnaître, de surveiller les Grands-Toits, de faire travailler tout cela ensemble, en alliance.

Oui rechercher une alliance auto-contrôlée et rendue ainsi juste entre la solidarité citoyenne et la solidarité institutionnelle.

C'est ce qu'il allait raconter maintenant : comment, dans ce pays, on avait appris à construire des Petits-Toits et des Grands-Toits qui se regardent mutuellement, et des veilleurs des toits chargés de maintenir vivant le rythme des relations.

Chapitre 8 – Les Petits-Toits et les Grands-Toits

Dans ce pays, les habitants avaient fini par comprendre qu'aucun Bleu ne pouvait vivre seulement sous le ciel couvert des grandes institutions.

Ils avaient inventé deux images simples pour parler de la manière dont on s'organise autour des personnes :

- les Petits-Toits,
- et les Grands-Toits.

Ces deux types de toits ne s'opposaient pas. Ils étaient faits pour se compléter, s'étayer l'un à l'autre, se surveiller, se soutenir.

Les Petits-Toits, c'étaient ces cercles de personnes de confiance qui entourent un Bleu au plus près de sa vie. Ils pouvaient avoir mille formes : une famille qui tient, une famille sociale élargie, un groupe d'amis, des voisins, quelques bénévoles, parfois un ou deux professionnels qui s'impliquent vraiment.

On les appelait aussi « cercles de confiance», « familles sociales étendues», « nids», « cocons», « coquilles», « ventre de la mère», « cabane », « à trois pour dire je », et même « triade d'autodétermination » pour dire que le Bleu, le Rouge et le Vert à trois, soutenus par le Jaune pouvait décider et agir pour obtenir le Noir.

Vous comprenez ?

— autant d'images pour dire une même chose :

«Un petit groupe de personnes qui connaissent vraiment le Bleu, qui se réunissent régulièrement, qui prennent le temps de l'écouter, et qui s'entendent pour l'accompagner»

Sous un Petit-Toit vivant, on parlait de tout ce qui fait la vie : les joies, les peines, les besoins concrets, les projets, les peurs, les questions sans réponse, les sujets intimes, enfouis, difficiles, mais aussi les rêves, les envies.

On n'y faisait pas de grandes théories. On cherchait simplement, avec les couleurs dont chacun disposait, comment faire pour que le Bleu puisse vivre le plus dignement possible sa propre vie.

Les Grands-Toits, c'étaient les institutions, les services, les dispositifs, les associations, les administrations, les lois. On les représentait en Jaune.

Ils étaient nécessaires : pour assurer des droits, pour financer des aides, pour organiser des services, pour garantir une certaine égalité entre les territoires, pour protéger en première urgence les personnes là où les Petits-Toits ne suffisent plus.

Sans Grands-Toits, beaucoup de Bleus auraient été laissés à la chance ou à la bonne volonté locale.

Mais sans Petits-Toits, les Grands-Toits pouvaient tourner à vide ou devenir trop lointains.

Dans ce pays, on avait constaté plusieurs choses.

Quand il n'y avait que des Petits-Toits, sans soutien du Jaune, ça n'allait pas. La solidarité pouvait être très chaleureuse, mais fragile et se dérouter : une famille qui s'épuise, un aidant qui vieillit, un voisin qui déménage, un bénévole qui tombe malade, des conflits, des dérapages, voire du non-disable. Le Petit-Toit tenait tant qu'il tenait. Puis, un jour, il s'effondrait, et le Bleu se retrouvait sans rien, en danger.

À l'inverse, quand il n'y avait que des Grands-Toits, sans Petit-Toit vivant autour du Bleu, la vie devenait très encadrée, mais parfois froide, voire également non-disable parfois : des horaires imposés, des décisions prises loin de la personne, des référents qui changent, des contacts qui restent formels, des arbitrages, des négligences, de la maltraitance jusqu'aux scandales.

Le Bleu était « pris en charge» sur le papier, mais il n'avait plus vraiment de lieu où il pouvait être compris et défendus comme une personne singulière.

Alors les habitants décidèrent de penser ces deux niveaux ensemble.

Ils dessinèrent des images où l'on voyait un Petit-Toit abrité lui-même sous un Grand-Toit, s'appuyant sur les fondations du Grand-Toit ou soutenu par sa charpente.

Le Petit-Toit, c'était le cercle de confiance, le groupe de personnes de proximité qui entoure le Bleu.

Le Grand-Toit, c'était la société organisée : les lois, les dispositifs, les services.

On disait :

« *Le Petit-Toit protège le Bleu. Le Grand-Toit respecte le Petit-Toit.* »

« *Le Petit-Toit est soutenu mais non tenu par le Grand-Toit* »

« *Le Petit-Toit représente le Bleu devant les Grands-Toits* »

Concrètement, cela voulait dire :

- Le Petit-Toit s'occupe de la relation de proximité voire d'intimité, des choix concrets, du suivi régulier.

- Le Grand-Toit garantit les droits, les ressources, la continuité, la sanctuarisation de l'organisation, l'Éthique, le renforcement des acteurs

L'explorateur assista un jour à une scène parlante.

Dans une petite ville, une famille aidante était au bord de l'épuisement. Autour du Bleu, il y avait un Petit-Toit qui tenait à bout de bras depuis des années : les parents, une sœur, une voisine.

Ils avaient fait tout ce qu'ils pouvaient : réorganiser leur travail, renoncer à certains projets, chercher des solutions, accepter des compromis. Mais, peu à peu, le Rouge s'effritait, le Vert se brouillait, le Noir devenait trop lourd à porter.

A un moment, la mère dit simplement :

— Nous n'y arrivons plus.

Ce n'était pas un abandon. C'était un signal. Le Petit-Toit, seul, n'avait plus suffisamment de forces. À ce moment-là, le Grand-Toit aurait pu répondre de plusieurs manières.

Il aurait pu dire :

« Vous n'avez qu'à continuer encore un peu, nous n'avons pas de moyens.»

Il aurait pu proposer une solution standard, sans tenir compte de ce que la famille avait déjà organisé.

Dans ce pays, on tenta autre chose. On réunit le Petit-Toit avec des représentants du Grand-Toit. On commença par écouter : ce que chacun avait fait, ce qui marchait encore, ce qui ne tenait plus, ce que chacun souhaitait.

Puis, ensemble, on chercha comment le Jaune pouvait soutenir le Petit-Toit sans le remplacer.

On imagina : un professionnel stable, un Vert en duo avec un autre professionnel, les deux soutenus par des Jaunes pour rechercher des nouveaux acteurs et renforcer le Petit-Toit, pour soulager ceux qui n'en pouvaient plus dans leurs couleurs.

Ainsi, le Petit-Toit n'était plus seul. Le Grand-Toit ne se contentait pas de proposer une place en structure ou de renvoyer vers un numéro de téléphone. Il venait se placer sous le Petit-Toit, pour l'étayer, pour l'appuyer sur une fondation, pour le soutenir, pour qu'il puisse continuer à exister.

Dans d'autres situations, c'était le Grand-Toit qui posait problème. Un Bleu vivait dans un établissement. Il y avait, en théorie, un cadre sécurisé, des professionnels, des règles, une assurance qualité.

Mais les proches avaient le sentiment que certaines choses ne tournaient pas rond : manque de temps, changements fréquents, absence d'écoute réelle.

Ils décidèrent alors de constituer un Petit-Toit autour du Bleu, même au sein de l'établissement. Ils se réunirent régulièrement avec lui, avec quelques professionnels prêts à participer, et, quand c'était possible, avec une personne d'une structure de vigilance extérieure.

Dans ce cercle, on ne refaisait pas l'organisation globale. On se demandait simplement :

« Pour cette personne, ici et maintenant, que peut-on ajuster, même un peu, pour que sa vie soit plus vivable ? »

À force de rencontres, ce Petit-Toit commença à remonter des observations au Grand-Toit : des détails à corriger, des incohérences à réduire, des idées pour mieux organiser le quotidien.

Ainsi, le Grand-Toit était lui aussi réajusté par ce qui remontait des Petits-Toits.

Le pays des cinq couleurs avait découvert quelque chose de précieux :

« Ni les Petits-Toits, ni les Grands-Toits ne peuvent, à eux seuls, garantir une solidarité juste. C'est de leur alliance que naît l'équilibre. »

Cette alliance n'allait pas de soi. Elle demandait : du temps de dialogue, des espaces de rencontre, des conventions de coopération, une confiance mutuelle, la possibilité de dire les tensions sans que tout explose.

Pour la faire vivre, on avait imaginé des rôles particuliers, ceux des veilleurs des toits.

Ils n'étaient pas là pour prendre le pouvoir, ni pour faire à la place des autres. Ils étaient là pour maintenir le lien entre Petits-Toits et Grands-Toits, pour s'assurer que l'un ne s'effondre pas dans l'indifférence de l'autre.

Un soir, l'explorateur dessina dans son carnet un Petit-Toit sous un Grand-Toit.

Dans le Petit-Toit, il nota des prénoms, des couleurs, des liens. Dans le Grand-Toit, il écrivit des noms de services, des conventions, des chartes.

Entre les deux, il traça de petites silhouettes : les veilleurs. Puis il écrivit :

« Quand un Bleu a un Petit-Toit vivant, abrité sous un Grand-Toit soutenant, et des veilleurs pour

surveiller l'ensemble, alors la vulnérabilité ne disparaît pas, mais elle devient habitable. »

Les chapitres suivants allaient raconter plus précisément qui étaient ces veilleurs, comment ils faisaient pour rester vigilants sans être intrusifs, et comment, grâce à eux, le pays avait pu réduire les dérives les plus graves tout en respectant l'intimité des Petits-Toits.

Chapitre 9 – Les veilleurs des toits

Dans ce pays, les habitants avaient appris à construire des Petits-Toits autour des Bleus, et à reconnaître l'importance des Grands-Toits jaunes.

Pendant un temps, tout semblait aller dans le bon sens. Chaque fois qu'un Bleu se déclarait, on rassemblait des proches, quelques alliés Rouges, une pincée de professionnels Verts, et l'on dressait un Petit-Toit au-dessus de sa tête.

Et en des temps et des lieux choisis, on parlait, on écoutait, on réajustait les choses, on riait même parfois, au milieu des difficultés.

Mais, avec les années, on se rendit compte d'une chose

« Un Petit-Toit ne tient pas tout seul simplement parce qu'on l'a construit une fois. »

Au début, dans de bonnes conditions, quand on crée un Petit-Toit autour d'un Bleu, tout le monde est enthousiaste. Les proches viennent, les amis sont disponibles, un voisin se propose, un ou deux professionnels motivés, soutenus par des Jaunes se joignent au groupe.

On se réunit, on refait le monde, on projette, on prend des décisions, on s'organise. Les couleurs qu'il faut s'allument toutes ensemble, comme les lumières d'un sapin de fête.

Mais la vie suit son cours. Les uns doivent partir, les autres tombent malades, un change de travail, un autre a un enfant, un troisième traverse lui-même une tempête.

L'énergie du début laisse place à une fatigue discrète. On reporte une réunion, puis deux, puis trois. Les échanges se font par messages rapides, on « fera le point plus tard».

Le Bleu, lui, continue de vivre sa vie, avec ses besoins, ses fragilités, ses envies.

Mais le Petit-Toit s'essouffle. Il ne s'effondre pas toujours d'un coup. Il se fissure lentement. On n'a plus vraiment le temps de se voir, on suppose que « ça va à peu près», jusqu'au jour où l'on découvre que plus personne ne sait vraiment ce qui se passe autour du Bleu.

Le même phénomène se produisait sous les Grands-Toits.

Des institutions naissaient avec de grands élans : on inaugurait des dispositifs, on écrivait des chartes, on votait des textes, on affichait des intentions.

Mais, au fil du temps, les contraintes revenaient : budgets serrés, changements de directions, réorganisations, réformes successives. Ce qui avait été pensé pour simplifier les choses se compliquait.

Les Grands-Toits, eux aussi, s'essoufflaient, se rigidifiaient, ou perdaient de vue ce pour quoi ils avaient été créés.

Les habitants finirent par formuler la question ainsi :

« Qui veille sur les Petits-Toits ? Qui veille sur les Grands-Toits ? Et qui veille sur le fait que tout cela fonctionne ensemble, sans se déformer avec le temps ? »

C'est ainsi qu'apparut l'idée des veilleurs des toits.

Les veilleurs des toits n'étaient pas des chefs de plus, ni des contrôleurs froids, ni des juges cachés.

Ils étaient plutôt comme des guetteurs sur les hauteurs, ou des sentinelles discrètes qui regardent si la lumière est encore allumée dans les maisons. On distingua deux grandes familles de veilleurs :

- les veilleurs des Petits-Toits,
- et les veilleurs des Grands-Toits.

Ce n'était pas les mêmes et ne faisaient pas le même travail, mais ils se parlaient.

Les veilleurs des Petits-Toits étaient proches de la vie ordinaire. On les trouvait dans les quartiers, les villages, les réseaux associatifs, les groupes de voisins. Ils connaissaient les Bleus, les familles, les aidants. Leur rôle n'était pas d'entrer dans l'intimité des décisions, ni de se substituer au cercle de confiance.

Leur rôle était de « garde un œil bienveillant », de veiller à ce que le Petit-Toit reste vivant.

Concrètement, ils se posaient des questions simples : Est-ce que le cercle se réunit encore parfois ? Est-ce que quelqu'un prend du temps pour écouter le Bleu ? Est-ce que les proches peuvent dire leur fatigue sans être jugés ? Est-ce qu'un minimum d'organisation est maintenu ? Est-ce que des signaux d'alerte apparaissent (isolement, agressivité, silence inhabituel, ruptures brutales...) ? Y a-t-il des rumeurs, des signaux faibles ou forts qui émergent d'un Grand-Toit ?

Lorsqu'ils repéraient que le Petit-Toit s'éteignait doucement ou courrait un risque de dysfonctionnement les veilleurs n'arrivaient pas avec des ordres. Ils passaient un petit coup de fil ici ou là. Ils proposaient une rencontre, relançaient une invitation,aidaient à reformer un cercle, rappelaient que personne n'a à porter seul un Bleu pendant

des années sans soutien organisé et en ordre de fonctionnement.

Ils étaient un peu comme ceux qui remettent une bûche dans le feu qui faiblit, avant qu'il ne s'éteigne tout à fait.

Les veilleurs des Grands-Toits, eux, regardaient plutôt, les institutions, les dispositifs, les grandes organisations jaunes. Ce n'était pas leur travail de gérer les politiques publiques, ni de décider des budgets.

Leur rôle était de vérifier que les Grands-Toits restaient tournés vers leur raison d'être : soutenir les Bleus et ceux qui les entourent avec reconnaissance et respect. Ils s'interrogeaient : Les dispositifs créés atteignent-ils vraiment les personnes pour lesquelles ils sont faits ? Y a-t-il des portes trop lourdes à pousser, des conditions impossibles à remplir ? Les procédures sont-elles devenues tellement compliquées que plus personne ne s'y retrouve ? Les professionnels ont-ils encore du temps pour la relation, ou sont-ils noyés dans des tâches sans sens ? Les décisions difficiles peuvent-elles être discutées, ou tombent-elles d'en haut comme des évidences inquestionnables ? Y a-t-il là aussi des rumeurs, des signaux faibles ou forts qui émergent d'un Grand-Toit ?

Les procédures « qualité » ne réfléchissaient pas toutes comme cela.

Lorsqu'ils repéraient des dérives, des rigidités, des injustices répétées, les veilleurs des Grands-Toits ne se contentaient pas de se lamenter.

Ils écrivaient, interpellaient, proposaient des ajustements, organisaient des rencontres entre citoyens, aidants, Bleus, professionnels, décideurs.

Ils n'étaient pas au-dessus des Grands-Toits, mais à côté, en personne qualifiée, comme une conscience collective qui rappelle régulièrement :

« N'oubliez pas pour qui vous avez construit ces murs. »

Entre ces deux familles de veilleurs, on imagina des lieux de rencontre. Parfois, les veilleurs des Petits-Toits faisaient remonter au niveau des Grands-Toits des situations récurrentes : des aidants épuisés que personne ne repérait ; des Bleus qui n'entraient dans aucune case et passaient entre toutes les mailles ; des services qui, malgré leur bonne volonté, ne répondraient plus à certains besoins essentiels.

Parfois, les veilleurs des Grands-Toits informaient les veilleurs des Petits-Toits de changements importants : une nouvelle possibilité d'aide, un droit qui s'ouvrait, une structure de répit, une réforme qui pouvait être utilisée pour mieux organiser les choses localement.

Ainsi, le pays apprenait à faire travailler ensemble la vigilance citoyenne et la vigilance institutionnelle.

Un jour, l'explorateur fut invité à une rencontre de veilleurs. Il y avait là des personnes venues de quartiers différents, d'associations, de services, d'instances de réflexion.

Chacun raconta une histoire.

Une veilleuse des Petits-Toits parla d'une jeune mère qui avait disparu des radars.

— Elle ne venait plus aux rendez-vous,

elle ne répondait plus au téléphone. J'aurais pu me dire : « Elle n'est pas motivée, tant pis. ». Mais quelque chose me disait que ce n'était pas si simple.

J'ai pris le temps de retourner la voir.

J'ai frappé à sa porte. J'ai découvert qu'elle traversait une crise énorme, qu'elle avait honte, qu'elle n'osait plus demander de l'aide.

On a pu relancer le Petit-Toit, juste à temps.

Un veilleur des Grands-Toits raconta une autre situation :

— Dans notre territoire,

nous avons remarqué que beaucoup de Bleus perdaient leurs droits après une hospitalisation. Les dossiers n'étaient

pas remis à jour, les renouvellements n'étaient pas faits, les familles se retrouvaient à recommencer tout à zéro. Nous avons alerté les responsables, proposé un mécanisme simple, et mis en place un suivi. Ce n'est pas parfait, mais déjà, plusieurs Bleus ont évité de tomber dans des trous administratifs.

L'explorateur se rendit compte que ces veilleurs n'avaient pas de pouvoir spectaculaire. Ils ne possédaient pas de baguette magique. Ils n'avaient pas réponse à tout.

Mais ils avaient quelque chose de très précieux : la persévérance, la capacité de voir ce qui se répète, la volonté de ne pas se résigner, la légitimité de parler au nom de ceux qui n'ont pas toujours la force de se faire entendre.

Dans ce pays, on avait décidé que les veilleurs des toits ne seraient jamais seuls. Ils ne devaient pas porter, eux aussi, tout le poids de la solidarité.

Alors on avait prévu pour eux : des temps de rencontre en pair-aidance, des espaces de soutien, des formations, des possibilités de relais. On savait que, si les veilleurs s'épuisent, c'est tout le système de vigilance qui finit par s'éteindre.

Un soir, en quittant une réunion de veilleurs, l'explorateur écrivit dans son carnet :

« Les veilleurs ne gèrent pas les situations. Ils veillent à ce que quelqu'un s'occupe activement et durablement des situations dans un cadre collectif ou la parole du Bleu est respectée. Ils ne remplacent pas les Petits-Toits, ni les Grands-Toits. Ils gardent vivant, dans le pays tout entier, la question : « Qui veille sur qui, et comment ont-ils convenu ensemble de le faire harmonieusement ? »

Il savait maintenant que le pays des cinq couleurs n'avait pas seulement inventé des images et des concepts.

Il avait inventé une manière de s'organiser autour des personnes vulnérables, où chaque rôle peut être joué par tous en même temps, en émulation et du mieux que chacun puisse faire.

Tous ensemble, les Bleus, ceux qui les défendent et les protègent, ceux qui s'occupent activement et durablement de leur situation, ceux qui apportent les gestes concrets, ceux qui soutiennent le tout par posture politique bien comprise, par des lois et des ressources, et à côté ceux qui veillent à ce que tout cela ne se dérègle pas, tous ensemble formaient une organisation surprenante.

Les chapitres suivants allaient justement expliciter cette organisation en cinq rôles, montrer comment elle permet de comprendre les « causes des causes » des malheurs des Bleus, et comment elle peut devenir, pour notre propre

monde, une boussole pour réécrire la manière dont nous pratiquons la solidarité.

Chapitre 10 – La Constitution du pays des cinq couleurs

Dans beaucoup de pays, on avait écrit des constitutions compliquées, remplies d'articles, de paragraphes, de renvois. Elles disaient des choses importantes, mais peu de gens les lisraient vraiment, et encore moins les vivaient au quotidien.

Dans le pays des cinq couleurs, les habitants se demandèrent un jour s'il ne serait pas possible de formuler autrement le cœur de ce à quoi ils tenaient.

Ils n'avaient pas la prétention de remplacer les lois, ni d'abolir les textes existants. Ils voulaient autre chose : une phrase, ou quelques phrases simples, que tout le monde puisse comprendre, se redire, opposer aux dérives, et offrir comme promesse à chaque Bleu qui naît.

Une grande assemblée constituante fut convoquée. Il y avait là des Bleus (du moins ceux qui pouvaient s'exprimer), des aidants, des professionnels, des représentants des Grands-Toits, des veilleurs, des gens simples, des gens savants.

Personne ne prétendait parler au nom de tous. Mais chacun venait avec sa part de vécu, et la conscience que ce qui serait écrit ce jour-là devrait pouvoir être entendu par tous les habitants.

On commença par faire un tour de table.

Un Bleu dit :

— Je voudrais que la Constitution dise

que personne ne doit être laissé seul avec sa vulnérabilité et qu'il puisse, ainsi renforcé, être l'égal des autres.

Un parent ajouta :

— Je voudrais que cette loi dise

que nous n'avons pas à porter toute notre vie ce que nous ne pouvons plus porter, sans soutien organisé de la solidarité.

Un professionnel dit :

— Je voudrais qu'elle reconnaisse aussi

que nous avons besoin d'un contexte de liberté pour exercer nos responsabilités en subsidiarité sans être écrasés.

Un représentant d'une grande maison jaune déclara :

— Je voudrais qu'elle rappelle

que le rôle des institutions est de soutenir la vie des personnes et de ceux qui les aident, et pas les consommer parce qu'ont dit les aimer.

Une veilleuse des toits souffla :

— Et moi,

je voudrais qu'on y lise que nul Toit ne doit être sans regard, ni le petit ni le grand.

L'explorateur, qui assistait à la scène, nota toutes ces phrases, et beaucoup d'autres. Puis quelqu'un proposa :

— Et si nous cherchions d'abord

une seule phrase, qui tient dans une respiration, et qui dise l'essentiel ?

Après de longs échanges, des essais, des reformulations, des « ce n'est pas encore ça», des mots à l'envers remis à l'endroit, une phrase enfin finit par émerger, portée par plusieurs voix à la fois.

Elle disait :

« Dans le pays des cinq couleurs, chaque personne Bleue a droit, de son choix et tout au long de sa vie, à un cercle de personnes de confiance organisé autour d'elle pour la défendre, l'écouter, s'occuper activement et durablement de sa situation, l'aider dans le quotidien et que tous soient soutenus par les institutions. »

On se relut en silence. Certains pleuraient un peu, d'autres hochait la tête. On se rendit compte que, dans cette phrase, il y avait déjà : le Bleu, le cercle de confiance (le Petit-Toit), les cinq rôles, les institutions (le Grand-Toit), et l'idée que cela doit durer « tout au long de la vie».

On décida ensuite d'ajouter quelques articles courts, non pour compliquer la phrase, mais pour en éclairer les contours.

On écrivit :

Article 1 –
Le cercle de confiance est un droit, pas un privilège.

Pour chaque personne dont la vulnérabilité met en péril la vie, la santé, les liens, le pays s'engage à favoriser et à soutenir la constitution et le maintien d'un cercle de personnes de confiance qui se réunit

régulièrement pour écouter, comprendre, décider avec elle.

Article 2 –

Les cinq rôles sont une responsabilité partagée.

Autour de chaque Bleu et son premier rôle, les rôles suivants doivent être tenus constamment :

- défendre et protéger contre tout, tout le temps et partout,*
- s’occuper activement et durablement des situations*
- évaluer les compensations par la personne, même très gravement empêchée*
- soutenir le tout par des lois, des moyens, des ressources.*

Nul ne doit être abandonné sans écoute, sans défense, sans organisation, sans aides concrètes et vérifiées, ni sans soutien institutionnel.

Article 3 –

Les Petits-Toits et les Grands-Toits se doivent vigilance mutuelle.

Les cercles de confiance peuvent alerter les institutions lorsqu’ils n’y arrivent plus, ou lorsqu’une organisation nuit à la personne. Les institutions doivent alerter lorsqu’un Petit-Toit se ferme, s’essouffle ou devient dangereux, afin que

d'autres personnes de confiance soient recherchées.

Enfin :

Article 4 –

Les solidarités citoyennes et institutionnelles font alliance pour s'entre-aider.

Le pays reconnaît la nécessité de veilleurs, citoyens et institutionnels, pour s'assurer que cette Constitution ne reste pas lettre morte. Les Citoyens et les Institutions font alliance pour s'étayer l'une à l'autre. Les veilleurs ont droit à un soutien, à des espaces de parole, à des moyens d'action, afin de ne pas porter seuls le poids de cette alliance.

Lorsque ces articles furent lus, on sentit flotter dans la salle une forme de calme. Ce n'était pas un calme naïf. Personne ne croyait qu'il suffirait d'écrire ces phrases pour que tout change d'un coup.

Mais il y avait maintenant un repère commun. Quand un Bleu se retrouvait seul, on pouvait dire :

« Ce n'est pas conforme à la Constitution du pays des cinq couleurs. »

Quand un aidant s'épuisait sans soutien, on pouvait rappeler :

« Le cercle de confiance ne peut pas reposer sur une seule personne. »

Quand un service décidait sans écouter la personne, on pouvait demander :

« Où est le cercle ? Où sont les rôles ? Qui s'assure que la personne participe à ce qui la concerne ? »

Quand une institution se coupait des réalités, on pouvait l'inviter à se souvenir :

« Vous êtes un Grand-Toit. Votre tâche est de reconnaître, de respecter et de protéger les Petits-Toits, pas de les nier ni de les écraser. »

L'explorateur, en quittant l'assemblée, se dit que cette Constitution tenait dans peu de mots, mais qu'elle contenait en germe une manière nouvelle d'organiser la solidarité.

Ce n'était pas un texte sacré, intouchable. On pourrait, au fil du temps, l'ajuster, le préciser, le traduire en lois, en chartes, en pratiques.

Mais, déjà, il offrait une boussole. Il écrivit dans son carnet :

« Beaucoup de pays ont proclamé des droits sans penser précisément à l'organisation concrète qui permettrait de les faire vivre. Ici, la Constitution ne parle pas seulement de principes abstraits. Elle parle d'une organisation en cinq rôles autour de chaque personne, d'un cercle de confiance effectif, d'une vigilance croisée entre citoyens et institutions.

C'est une Constitution qui ne se contente pas de dire « il faudrait ». Elle dit : « Voilà comment nous voulons nous organiser.» »

Les chapitres qui allaient suivre devaient maintenant montrer comment cette Constitution se traduisait dans la vraie vie : comment les aidants vivaient cette organisation, comment les professionnels y trouvaient un appui, comment les institutions pouvaient s'y rallier, et comment, dans notre monde, cette manière de faire pourrait inspirer des transformations concrètes.

Mais cela appartenait déjà à une autre partie du livre : celle où le conte rencontre de front la vie de tous les jours.

Chapitre 11 – Les aidants au quotidien

Dans ce pays, on parlait souvent des Bleus, parfois des institutions, mais on avait longtemps oublié ceux qui se trouvent entre les deux :

les aidants.

On utilisait ce mot, finalement « valise » et un peu à l'envers s'il n'était pas précisé, comme s'il désignait une petite catégorie de population, une sorte de groupe à part : « les aidants familiaux », « les proches aidants ».

Dans le pays des cinq couleurs, on décida un jour de l'écrire autrement :

« Est aidante toute personne physique qui développe du Rouge, du Vert et du Noir pour un Bleu. »

Ce n'était donc pas qu'un statut administratif. C'était un rôle composé de trois rôles, parfois discret, parfois intense, parfois unique, parfois partagé.

Un voisin qui vient tous les soirs aider à préparer le repas pour une personne qui ne peut plus le faire seule, est un aidant.

Une sœur qui remplit les papiers, accompagne aux rendez-vous, décroche le téléphone, est une aidante.

Un ami qui défend un Bleu face à une décision injuste, qui écrit des courriers, qui refuse que l'on passe trop vite dessus, est un aidant.

Un parent qui vit jour et nuit auprès de son enfant vulnérable, en étant à la fois Rouge, Vert et Noir depuis des années, est un aidant.

Un professionnel ou un bénévole qui agit pour un Bleu temporairement ou durablement pour un Bleu et développant du Noir appuyé par du Jaune, avec du Vert et du Rouge peut être aussi un peu est aidant.

Dans la salle d'assemblée d'un petit village, on avait un jour invité les habitants à venir témoigner de ce qu'ils vivaient. On s'attendait à ce que quelques « aidants identifiés» se présentent.

Mais, au fil des prises de parole, on découvrit autre chose.

Une femme dit :

— Je ne me considérais pas comme une « aidante».

Je me disais :
« Je suis juste une mère.»

Mais depuis que je connais les couleurs, je vois bien que je suis Rouge quand je défends mon fils à l'école Jaune, Verte quand j'organise tous ses

rendez-vous, Noire quand je fais tout le quotidien pour lui. Je suis aussi très Bleue, parce que je suis épuisée. Peut-être qu'il faudrait accepter que tout cela ait un nom.

Un homme ajouta :

— Moi, je m'occupe de mon père qui vieillit.

Je l'emmène chez le médecin, je gère ses papiers, je m'occupe des réparations chez lui.

Je travaille à plein temps, j'ai des enfants.

Je ne me voyais pas comme « aidant », je me disais seulement :

« C'est normal, c'est mon père. »

Mais en vérité, je cumule plusieurs vies.

Si on ne nomme pas ça, personne ne peut comprendre pourquoi je suis à bout.

Une jeune femme prit la parole à son tour :

— J'ai un ami Bleu

qui traverse une dépression sévère.

Je ne suis ni sa famille, ni un professionnel.

Mais je suis là, je l'écoute, je l'accompagne, je l'aide à ne pas lâcher.

Je me sens souvent impuissante, mais si je m'arrête, je ne sais pas qui reprendra.

Je crois que, moi aussi, je suis une aidante.

Peu à peu, la salle se remplit de phrases comme celles-ci. On se rendit compte que la carte des aidants était beaucoup plus étendue que les seuls dispositifs prévus pour eux.

Dans ce pays, on avait l'habitude de regarder les conséquences de la vulnérabilité du côté des Bleus. On commença à regarder aussi les conséquences du côté des aidants.

On entendit : des histoires de fatigue accumulée ; de nuits trop courtes ; de journées sans pause ; de solitude au milieu des responsabilités ; de culpabilité permanente (« je n'en fais jamais assez ») ; de vies professionnelles abîmées : renoncements à des promotions, arrêts de travail répétés, carrières interrompues ; de vie sociale rétrécie ; d'amitiés perdues faute de temps ; de santé fragilisée par le stress, l'angoisse, l'hypervigilance.

Certaines personnes disaient :

« Je suis devenue l'assistant permanent du système. Je fais le lien entre tous, je relance, je réexplique, je transmets les informations que les services ne se transmettent pas. Et ça, ce n'est même pas reconnu comme un travail. »

D'autres allaient plus loin :

*« Parfois, j'ai l'impression d'être comme une main-d'œuvre invisible.
Si je n'étais pas là, il faudrait payer quelqu'un.
Mais comme je suis là, on considère que c'est
« normal». Je donne mon temps,
ma santé, une partie de ma vie professionnelle, et
je me demande parfois si c'est vraiment un choix. »*

Dans le pays des cinq couleurs, on prit ces phrases très au sérieux. Non pour dramatiser, mais pour regarder en face un mécanisme silencieux :

« Quand l'organisation globale ne tient pas ses promesses, ce sont les aidants qui absorbent le choc. »

Les habitants décidèrent de regarder les aidants avec les cinq couleurs. Ils virent que beaucoup d'entre eux étaient dans une situation paradoxale : très Rouges pour défendre le Bleu, très Verts pour s'occuper des situations sans relâche, très Noirs pour les gestes du quotidien, parfois Jaunes à la place du Jaune, quand ils devaient eux-mêmes décoder les dispositifs, construire des solutions avec les institutions et faire pression, et, en même temps, très Bleus pour eux-mêmes, car rien n'était organisé pour les protéger.

On se dit alors :

« Il ne suffit pas de dire « merci aux aidants». Il faut les soulager. Il faut organiser une solidarité autour eux, autant qu'autour des Bleus. »

Dans certaines régions du pays, on commença donc à expérimenter des Petits-Toits pour les aidants. Par volontariat, par conscience, en marge de ce qu'on faisait déjà.

Autour d'une mère, d'un père, d'un conjoint, d'un frère, d'une sœur, on rassemblait quelques personnes : un autre proche, un ami, un voisin, un bénévole, un professionnel, parfois un représentant d'une instance citoyenne.

On ne venait pas leur dire comment ils devaient aider. On venait leur dire :

*« Tu n'as pas à porter tout ça seul. De quoi as-tu besoin, toi, pour tenir dans la durée ? Qu'est-ce que tu veux continuer à faire ?
Qu'est-ce que tu ne peux plus faire ? Qu'est-ce que tu ne veux plus faire ?
Comment peut-on réorganiser les couleurs autour du Bleu pour que ta propre vie ne disparaîsse pas ?
»*

Parfois, le simple fait d'entendre cette question, d'en parler faisait pleurer les aidants soudainement apaisés.

Ça y est, on les comprenait et on allait les soulager. Non parce qu'on leur promettait des miracles, mais parce qu'on

reconnaissait enfin leur place, leurs limites, leurs droits et qu'on parlait vrai.

On réfléchit aussi à ce que les aidants pouvaient demander collectivement. Quand ils étaient dispersés, chacun dans sa situation, ils se sentaient isolés, culpabilisés, fatigués.

Lorsqu'ils se réunissaient, ils commençaient à formuler des demandes plus simples, plus claires, plus exigeantes.

Ils disaient, par exemple :

« Nous voulons être soulagés de ce que nous ne savons pas faire ou ne pouvons plus faire, maintenant, et pour toute la vie de nos proches. »

« Nous voulons pouvoir choisir ce que nous continuons à faire par amour, par lien, et ce que nous confions à d'autres. »

« Nous voulons qu'une organisation stable soit mise en place autour de nos proches pour le jour où nous ne serons plus là. »

« Nous ne voulons pas seulement des réponses d'urgence, mais une organisation pérenne qui garantisse un Petit-Toit pour après nous. »

Ces phrases devenaient peu à peu politiques, au sens noble du terme.

Les aidants cessaient de demander chacun une petite faveur, une exception, un arrangement.

Ils proposaient une transformation plus profonde, un Code de la solidarité.

L'explorateur nota que, dans ce pays, on commençait à voir les aidants comme une force d'expérience et une force de proposition.

Eux seuls savaient concrètement ce que ça fait de naviguer entre les couleurs, de défendre et d'annoncer les Petits-Toits aux Grands-Toits, de faire le lien entre eux, de tenir dans la durée.

On les invita donc à participer à la réflexion sur l'organisation des cinq rôles.

Pas pour tout décider à la place des autres, mais pour apporter : leur connaissance fine des situations, leur expertise de vie, leur lucidité sur ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas.

On disait :

« Les aidants voient les coutures et les déchirures du système. Écoutons-les, non pour faire semblant, non pour les rejeter finalement, mais pour coudre et rapiécer autrement ensemble, voire changer de vêtements. »

Un soir, en sortant d'une rencontre d'aidants, l'explorateur écrivit dans son carnet :

« Les aidants sont des ponts vivants entre les Bleus et les Toits. Si nous ne prenons pas soin des ponts, les Bleus tomberont, et nous avec eux. »

Les chapitres suivants allaient maintenant donner à voir, par des scènes de la vie quotidienne, comment ces couleurs surgissent et se mêlent dans un cabinet médical, dans une salle d'attente, dans un établissement, et comment le pays des cinq couleurs peut aider à lire ces situations autrement.

Chapitre 12 – Une salle d'attente, un mardi matin

Le pays des cinq couleurs, ce n'est pas seulement des grands principes et des assemblées. On peut le voir dans des lieux très ordinaires, comme une salle d'attente, un mardi matin.

Ce matin-là, il pleuvait doucement. Les chaises en plastique alignées contre les murs accueillaient quelques personnes, silencieuses ou absorbées dans leurs pensées et sur les téléphones connectés.

Sur la porte, on pouvait lire le nom du service : un lieu où l'on reçoit des personnes en situation de vulnérabilité et leurs proches.

Si l'on avait pu voir les couleurs comme les voyait l'explorateur, on aurait distingué des halos de Bleu, de Rouge, de Vert, de Noir, et un Jaune discret, posé dans les affiches, les formulaires, les plaques sur les portes.

Sur une chaise, il y avait une femme d'une cinquantaine d'années. Elle tenait son sac contre elle, regardait de temps en temps l'horloge. Autour d'elle, un Bleu assez vif. Elle était venue pour son fils, devenu adulte, mais resté très Bleu dans certains domaines de sa vie.

Depuis des années, elle était Rouge quand il fallait le défendre, Vert pour s'occuper des démarches, et Noire pour s'occuper de son quotidien.

Ce jour-là, elle se sentait aussi très Bleue. La nuit avait été courte, tendue. En venant ici, elle espérait qu'on l'aide à tenir, qu'on l'aide à organiser les choses autrement, qu'on la soulage un peu.

Mais elle n'était pas sûre d'être entendue comme une aidante. Elle se disait : « On va parler de lui, pas de moi. »

Un peu plus loin, il y avait un jeune homme, les épaules rentrées, les mains dans les poches. Son Bleu à lui était plus difficile à voir de l'extérieur. Il n'avait pas de fauteuil, pas de canne, pas de signe matériel évident. Mais à l'intérieur, il se sentait très Bleu : angoisses, découragement, impression de ne plus y arriver, de ne plus savoir comment vivre dans cette étrange normalité.

Il avait accepté de venir parce qu'une personne Rouge et Verte l'y avait encouragé, presque tiré. Cette personne Rouge et Verte arriva quelques minutes plus tard, essoufflée, un dossier sous le bras.

C'était une professionnelle qui cumulait, à cette heure-là, du Rouge (pour le défendre), du Vert (pour expliquer la situation), et du Noir (pour l'avoir accompagné en transport). Elle se sentait, elle aussi, un peu Bleue à force de courir.

Sur une autre chaise, un homme plus âgé feuilletait une revue sans vraiment la lire. Il était venu pour sa femme, qui avait perdu peu à peu la mémoire, l'orientation, certaines capacités.

Il était Noir pour elle du matin au soir : habillage, repas, toilette, rendez-vous médicaux. Il essayait d'être Vert, de comprendre ce qu'il fallait faire, d'anticiper. Il redevenait parfois très Rouge, quand il fallait défendre sa femme face à des réponses expéditives.

Mais ce matin-là, il était surtout Bleu. Il se demandait combien de temps il tiendrait encore, et ce qui se passerait le jour où il n'en pourrait plus.

Au fond de la salle, un écran affichait des informations. Des affiches jaunes parlaient de droits, d'allocations, de dispositifs. Le Jaune était là, présent, mais comme en arrière-plan.

L'explorateur se dit que, dans cette salle d'attente, on pouvait déjà lire tout le pays des cinq couleurs : des Bleus visibles et invisibles, des aidants qui cumulent des rôles, des professionnels en tension, un Jaune qui tente de tout afficher sur de beaux panneaux.

Mais un Jaune qui ne sait pas encore comment entrer en relation avec chaque personne assise là.

Une porte s'ouvrit. On appela un nom. La femme de cinquante ans se leva avec son sac, un peu trop vite. Elle jeta un regard vers l'explorateur, qui n'était, pour elle, qu'un inconnu assis dans un coin.

À l'intérieur du bureau, il y avait un professionnel, débordé mais sincèrement attentionné. Sur son écran, des dossiers, des cases à remplir, des rubriques. Il invita la femme à s'asseoir.

— Nous allons parler de votre fils,

dit-il. Comment va-t-il en ce moment ?

Elle répondit, raconta les dernières semaines, les crises, les réussites, les petites joies aussi.

Le professionnel tapait, prenait des notes. Au bout d'un moment, elle ajouta, plus doucement :

— Et moi,

je ne sais plus très bien comment je vais.

Je tiens, mais je suis fatiguée.

*J'ai peur de ce qui se passera
quand je ne pourrai plus.*

*Je voudrais qu'on m'aide
à organiser les choses autrement.*

*J'aimerais savoir que quelqu'un d'autre
prendra le relais un jour.*

Le professionnel leva les yeux de son écran. Dans ce moment-là, il passa du Noir Jaune formel au Rouge et Vert véritables.

Il dit :

— Vous n'êtes pas seulement

la mère d'un usager. Vous êtes une personne, une aidante. Nous devons parler de vous aussi.

La tonalité de l'entretien changea. On parla non seulement du Bleu, mais aussi du Petit-Toit autour de lui.

On chercha : qui était présent ? qui pourrait être associé ? quels soutiens pouvaient être mobilisés ? qu'est-ce que la mère voulait garder ? qu'est-ce qu'elle voulait confier à d'autres ?

Ce n'était pas parfait. Tout ne se résolut pas en une seule visite. Mais, ce jour-là, une première reconnaissance avait eu lieu.

Dans une autre pièce, le jeune homme aux épaules rentrées était assis face à la professionnelle Verte et Rouge.

Elle lui demanda comment il allait. Il haussa les épaules.

— Ça va,

répondit-il, par réflexe.

Elle ne se contenta pas de cette réponse.

— Et si on disait

*que nous avons un peu de temps, maintenant,
pour que tu puisses me dire ce qui ne va pas ? Je
ne suis pas là avec toi, au calme. Je suis là pour
essayer de comprendre ce que tu vis.*

Il hésita, puis commença à parler par fragments. Il parla des nuits sans sommeil, de la peur de sortir, des papiers jamais ouverts, de la honte.

Elle l'écouta, sans se précipiter sur une solution. Ce n'est qu'après un long moment qu'elle proposa de réfléchir avec lui à ce qui pourrait l'aider : quelques ajustements dans sa journée, un accompagnement plus régulier, un contact de confiance à appeler en cas de crise.

L'explorateur nota qu'elle avait mis en pratique ce que le pays commençait à apprendre :

d'abord la relation, ensuite les solutions.

Dans le couloir, l'homme âgé attendait son tour. Quand il entra, il s'assit lourdement. Le professionnel qui l'accueillait avait déjà vu des dizaines d'aidants ce mois-ci.

Il connaissait leurs visages fatigués, leur manière de minimiser leurs propres besoins. Il lui demanda des

nouvelles de sa femme. L'homme répondit, avec précision. Puis, sans qu'on le lui demande, il ajouta :

— Je crois que je ne vais plus tenir très longtemps.

J'ai peur de m'effondrer d'un coup. Et je me dis :

« Si je tombe, qui s'occupera d'elle ?»

J'aimerais qu'on pense à elle avant que je tombe.

Cette phrase résonna comme un appel du Bleu de l'aidant à l'oreille du Noir-Jaune, devenu Vert subitement. Le professionnel prit une respiration.

— Vous avez raison de le dire maintenant.

*On va essayer de construire, avec vous,
un Petit-Toit plus large autour d'elle,
pour que tout ne repose pas sur vous.
Et on va voir ce qu'on peut faire
pour que vous ayez du répit, du soutien.*

Là encore, on ne changea pas tout en une demi-heure. Mais la direction était donnée : ne plus laisser les aidants servir de « pare-chocs» invisibles entre le Bleu et un système qui peine à s'organiser.

En sortant du service, l'explorateur repassa par la salle d'attente. Elle s'était un peu vidée. La pluie continuait, douce. Il se dit que, si l'on voulait voir comment fonctionne vraiment la solidarité dans un pays, il suffisait de passer du temps dans ces lieux discrets : les salles d'attente, les

couloirs, les bureaux de rendez-vous, les cuisines des familles, les parkings d'établissements.

C'est là que les couleurs se voient, ou ne se voient pas. C'est là qu'on peut se demander, pour chaque situation :

« Où est le Bleu ? Qui est Rouge pour lui là en ce moment ou sur un autre temps ? Qui est Vert ? Qui est Noir ? Quel Jaune soutient réellement ce Petit-Toit ? Qui veille sur l'ensemble ? Se connaissent-ils pour travailler ensemble, avec quelles conventions, quelles reconnaissances, quels pouvoirs ?»

Les chapitres suivants allaient poursuivre cette exploration dans d'autres lieux de la vie réelle : un établissement, un service, un monde de soins, là où les violences systémiques et les bonnes intentions s'enchevêtrent parfois, et où le pays des cinq couleurs peut aider à remettre un peu d'ordre dans ce qui s'est emmêlé.

Chapitre 13 – Dans un établissement, un jour ordinaire

Le pays des cinq couleurs ne se voyait pas seulement dans les maisons, les salles d'attente ou les réunions. On pouvait aussi l'observer dans un Grand-Toit bien identifié : un établissement où vivaient des Bleus, avec des professionnels, des plannings, des réunions, des protocoles.

Un jour ordinaire, dans un lieu ordinaire, suffisait pour voir à quel point les couleurs pouvaient s'emmêler. Ce matin-là, le soleil se levait à peine sur le bâtiment jaune pâle.

À l'intérieur, les couloirs s'animaient déjà. Dans les chambres, plusieurs Bleus se réveillaient : certains lentement, d'autres dans la confusion, d'autres encore avec des gestes répétitifs que l'on connaissait bien. Les professionnels arrivaient, certains avec un café à la main, d'autres les yeux encore fatigués. Ils enfilaient une tenue, consultaient un planning, signaient un cahier de transmission.

Si l'on avait pu voir les couleurs, on aurait aperçu, autour d'eux, un mélange dense : du Noir, très présent, pour tous les gestes à accomplir : toilettes, habillages, repas, médicaments, ménages ; du Vert, pour organiser les

tournées, répartir les tâches, prioriser les urgences ; un peu de Rouge, pas trop c'était discuté parfois risqué, pour défendre les personnes quand une décision semblait injuste, pour dire « non» à certains abus ; et un Bleu discret, celui de leur fatigue, de leur propre vulnérabilité, souvent oublié, parfois nié, prenant le pas sur leur lucidité.

Au-dessus de tout cela, un Jaune plus abstrait flottait : les normes, les injonctions, les indicateurs à remplir, les consignes de sécurité et de qualité, les contraintes budgétaires.

Dans une chambre, une professionnelle tapait doucement à la porte.

— Bonjour, c'est moi,

*disait-elle. On va se préparer pour la journée. Le Bleu qui vivait là avait besoin d'aide pour presque tout. Elle l'accompagnait avec beaucoup de Noir : gestes précis, répétés, pour le lever, l'habiller, l'installer. Elle essayait aussi d'y mettre du Vert : un mot d'explication, une attention au moindre signe.*Mais au fond d'elle, elle regardait l'heure. Elle savait que la tournée était serrée, qu'il ne fallait pas « prendre de retard» Dans ce petit espace, on voyait déjà la tension entre le temps relationnel et le temps organisationnel.*

Dans la salle de soin, un autre professionnel vérifiait les médicaments. Des boîtes, des piluliers, des protocoles. Il alignait les doses, cochait des cases.

Son Noir à lui était très technique. Parfois, il aurait aimé être un peu plus Vert : savoir comment allaient vraiment les personnes pour lesquelles il préparait tout cela, comprendre qui se cachait derrière chaque nom.

Mais son rôle, ce matin-là, était d'abord de garantir que rien ne serait oublié, que rien ne serait inversé. Le Jaune, dans cette pièce, était très exigeant : zéro erreur, rien à reprocher.

Plus loin, dans une petite salle vitrée, une réunion avait commencé. Sur la table, des dossiers, des stylos, des téléphones, un ordinateur portable. Des professionnels de différents métiers étaient assis là.

On parlait d'un Bleu dont le comportement s'était dégradé : cris, agitation, refus des soins. Certains proposaient des ajustements concrets : changer un horaire, modifier une activité, réexaminer un traitement. D'autres rappelaient les contraintes : manque de personnel, consignes de sécurité, et de qualité risques pour les autres.

On sentait le Vert se débattre avec le Jaune.

À un moment, une professionnelle prit la parole autrement :

— Je crois qu'on devrait

se demander d'abord comment cette personne vit notre organisation. Qu'est-ce que ça lui fait, de passer ses journées ici, avec ce rythme, avec ces règles ? Peut-être que ses cris sont une manière de nous dire quelque chose que nous n'entendons pas encore.

Un silence passa.

Durant quelques secondes, on avait quitté le terrain des procédures pour revenir sur celui de la relation.

Pendant ce temps, dans le couloir, une proche arrivait. C'était la sœur d'un Bleu qui vivait là depuis des années. Elle venait souvent, autant qu'elle le pouvait, apporter du Rouge quand il fallait défendre son frère, du Vert pour comprendre le dossier, du Noir pour l'emmener parfois dehors.

Elle se sentait elle-même Bleu en franchissant la porte de l'établissement. Elle avait peur de déranger, de « faire trop de remarques», de passer pour celle qui « critique tout». Mais, ce jour-là, elle avait décidé de demander une rencontre. Dans le bureau, assise face à un professionnel, elle dit :

— Je sais que vous faites ce que vous pouvez.

Je ne viens pas pour vous accuser. Mais je voudrais qu'on puisse parler de ce qui fonctionne et de ce

*qui ne fonctionne plus pour mon frère.
Et aussi de ce qui m'épuise, moi. J'ai parfois
l'impression d'être l'extension gratuite de
l'établissement :
je comble les trous, je fais le lien, je surveille ce qui
ne va pas.
Et je ne sais pas comment vous le voyez de votre
côté.*

Le professionnel l'écouta.

Là encore, il aurait pu ne voir en elle qu'une « parente revendicative ». Mais il se souvenait du langage des couleurs.

Il se dit : « Elle est Rouge, Verte et Noire pour son frère. Et elle est très Bleue pour elle-même. Si je ne le reconnaiss pas, on va se perdre dans des malentendus. »

Alors il répondit :

— Vous n'êtes pas seulement

*une « famille ». Vous êtes une aidante, et une partie
du Petit-Toit de votre frère.
Ce serait important qu'on puisse construire
ensemble comment ce Petit-Toit et notre Grand-Toit
peuvent mieux fonctionner.*

L'explorateur, présent ce jour-là en observateur discret, voyait bien que rien n'était simple.

Il y avait des professionnels sincères qui auraient voulu faire plus, mais qui souffraient d'horaires serrés, de sous-effectifs, de consignes parfois contradictoires. Il y avait des Bleus qui vivaient mal la vie sous un Grand-Toit : les règles, le bruit, les changements fréquents.

Il y avait des proches qui oscillaient entre gratitude et colère, entre confiance et désillusion.

Il y avait des directions prises entre les attentes de tous et les contraintes imposées d'ailleurs.

Le tableau était complexe. Mais il était souvent rendu plus difficile par du compliqué inutile : des procédures lourdes, des papiers redondants, des décisions qui se perdent, des informations qui ne circulent pas.

Un après-midi, une petite réunion informelle eut lieu dans un coin plus calme de l'établissement.

Autour de la table, il y avait : une professionnelle, une sœur, un veilleur venu de l'extérieur, une personne qualifiée, et, autant que possible, le Bleu lui-même, selon ses capacités. On n'avait pas appelé ça « comité », « commission », ou « cellule ». On avait juste dit : « On se retrouve pour faire cercle. » Sur la table, des feuilles blanches et quelques feutres de couleur.

Le veilleur proposa :

— Et si nous regardions

la situation de votre frère avec les cinq couleurs ? Qui est Rouge ? Qui est Vert ? Qui est Noir ? Quel Jaune intervient ? Comment ça fonctionne ? Et surtout : qui manque, où ça bloque, où ça déborde ?

On prit le temps. La sœur expliqua là où elle n'en pouvait plus. La professionnelle expliqua où l'équipe se sentait démunie.

Le Bleu, comme il pouvait, dit ce qu'il aimait, ce qu'il ne supportait plus. Peu à peu, une sorte de carte apparut. On vit : des zones où le Noir était très fort ; mais sans assez de Vert pour coordonner ; des moments où le Rouge devait être renforcé pour faire respecter la personne ; des trous de Jaune, là où un droit pouvait être mobilisé mais ne l'avait pas encore été ; des endroits où la sœur portait seule trop de choses.

On ne résolut pas tout. Mais on eut une base commune pour réfléchir. On se dit :

« Ce n'est pas que cette situation est « impossible ». C'est que notre organisation n'est pas encore alignée sur ce dont elle a besoin. »

L'explorateur comprit, une fois encore, que le pays des cinq couleurs n'était pas un pays idéal où tout va bien.

C'était un pays où l'on accepte de regarder en face la réalité des établissements, des services, des vies institutionnelles, sans accuser seulement les uns ou seulement les autres.

Les professionnels aussi étaient des habitants du pays : parfois très Noirs et Jaunes, mais aussi très Bleus, parfois Rouges pour les personnes, parfois coincés entre des consignes.

Les proches étaient des habitants du pays : aidants, fatigués, courageux, parfois en colère.

Les Bleus, au centre, étaient ceux autour de qui tout devrait s'organiser.

La question, dans un établissement, n'était donc plus seulement :

« Respectons-nous les normes ?»

Elle devenait :

« Pour chaque Bleu qui vit ici : Où est son Petit-Toit ? Comment son cercle de confiance existe-t-il, même à l'intérieur de notre Grand-Toit ? Quels sont les rôles et comment sont-ils tenus ? Qui veille sur ce que tout cela ne s'essouffle pas en silence ? »

En quittant l'établissement ce soir-là, alors que le soleil déclinait, l'explorateur prit un moment sur le parking.

Il observa les va-et-vient : des familles qui repartent, des professionnels qui rentrent chez eux, des Bleus visibles à travers une fenêtre.

Il écrivit dans son carnet :

« Les établissements sont des morceaux de Jaune où toutes les couleurs se croisent. Si nous acceptons de les regarder avec des lunettes couleurs, nous cesserons de dire seulement : « C'est la faute de... » et nous pourrons enfin dire : « Voilà comment réorganiser les rôles autour de chaque personne, pour que ce Grand-Toit ressemble davantage à ce que nous voudrions vivre pour nous-mêmes. »

Les chapitres à venir allaient maintenant expliciter plus clairement les cinq rôles eux-mêmes et la fameuse cause des causes : comment, derrière l'immensité des situations singulières, on pouvait retrouver toujours les mêmes manques ou les mêmes forces dans l'organisation des couleurs.

Ce serait une façon de faire le pont entre le conte et la posture.

Chapitre 14 – L’immensité des singularités et la cause des causes

Plus l’explorateur avançait dans le pays des cinq couleurs, plus il faisait une même expérience étonnante.

Chaque fois qu’il arrivait quelque part et qu’il demandait :

« Qu'est-ce qui ne va pas, chez vous, avec cette personne, dans cette famille, dans ce service, dans cet établissement ? »

il recevait des réponses tellement diverses qu’il avait l’impression d’entrer dans une immensité de singularités.

Ici, on lui parlait d’un enfant Bleu qui n’arrivait pas à aller à l’école sans crise ni colère, sans accompagnement personnalisé.

Là, on lui racontait l’histoire d’un adulte Bleu perdu dans les méandres administratifs, qui n’obtenait jamais la bonne aide au bon moment.

Plus loin, il écoutait une femme âgée qui se sentait abandonnée dans un appartement silencieux, après une vie de travail et de soutien aux autres.

Dans un autre coin du pays, on lui décrivait une personne enfermée en psychiatrie, entre des décisions

médicales lourdes et l'absence d'écoute réelle sur son projet de vie.

Chaque fois, les détails changeaient : les prénoms, les lieux, les diagnostics, les dates, les entourages, les mots utilisés.

Chaque situation semblait être et était un cas unique, avec son vocabulaire, ses circonstances, ses ruptures, ses nuances.

L'explorateur se disait :

« Si l'on prend chaque histoire comme un univers isolé, on se perd. Comment faire pour ne pas écraser cette singularité tout en trouvant un fil pour s'orienter ? »

Un soir, il se retrouva dans une petite salle avec quelques habitants qui réfléchissaient depuis longtemps à ces questions.

Sur la table, il y avait des enquêtes, des études en provenance de Jaunes, des carnets, des schémas, des traces de réunions passées.

L'un d'eux dit :

— Nous aussi,

nous nous sommes souvent sentis perdus devant l'immensité des situations. Et puis, peu à peu, nous avons remarqué quelque chose.

Quelle que soit l'histoire, lorsqu'une personne vulnérable va vraiment mal parce qu'elle est mal accompagnée, il y a toujours, d'une manière ou d'une autre, une défaillance dans une ou plusieurs des cinq couleurs.

Un autre ajouta :

— Autrement dit,

il semble qu'il n'existe pas de situation de malheur durable pour un Bleu qui ne soit pas, au fond, le résultat de la défaillance d'un ou plusieurs des cinq rôles autour de lui. On a beau chercher, c'est toujours la même chose. C'est comme si c'était la cause des causes.

L'explorateur demanda :

— Expliquez-moi.

Comment passe-t-on de l'immensité des singularités à ces cinq rôles ?

On lui proposa alors de reprendre, un à un, les grands types de manques que l'on retrouvait partout.

1) On ne comprend pas suffisamment la personne

Dans les histoires, on voyait des Bleus entourés de bonne volonté, mais personne ne prenait le temps d'écouter profondément. On appliquait des solutions sans avoir entendu : ce que la personne voulait ; ce qu'elle craignait ; ce qu'elle avait déjà essayé ; ce que les proches voyaient ; ce que les professionnels savaient. Ces rêves et ses attentes les plus difficiles à exprimer. Ces éléments cachés qui ne se révèlent que dans un contexte et des conditions de confiance et d'intimité.

Il y avait des fragments de connaissances, éparpillés un peu partout, mais pas de temps de compréhension partagée, de temps et d'attention suffisant.

On disait :

« On fait de notre mieux », mais on ne se donne pas vraiment les moyens d'embrasser la complexité de la situation ».

Sans écoute et compréhension de ce Bleu-là les décisions se prenaient à l'aveugle, comme si l'on marchait dans un labyrinthe sans avoir pris la peine de regarder la carte ou de poser le problème à la lumière de ce que le Bleu essayait d'exprimer, par tous les moyens qu'il pouvait.

2) Personne ne défend vraiment la personne jusqu'au bout.

On lui raconta l'histoire d'un Bleu ballotté de service en service. Tout le monde « faisait ce qu'il pouvait», mais personne n'était vraiment le défenseur inconditionnel de cette personne.

Lorsqu'une décision injuste arrivait, elle passait. Lorsqu'un droit était oublié, personne ne le réclamait. Lorsqu'un projet disproportionné était imposé, il n'y avait pas de voix Rouge pour dire :

« Attendez, là, quelque chose ne va pas. On ne traite pas cette personne comme un sujet, mais comme un être humain. »

Sans Rouge, le Bleu était exposé à tous les vents. On pouvait multiplier les dispositifs, les formulaires, les rendez-vous : tant qu'il n'y avait pas, quelque part, une ou plusieurs personnes prêtes à le défendre vraiment, le cœur du problème restait entier.

3 personne ne s'occupe activement de la situation dans la durée.

Parfois, on avait bien repéré le Bleu, on avait défendu sa cause, on avait même compris ce qui se jouait. Et pourtant, au bout d'un moment, tout se défaisait. Pourquoi ? Parce que personne n'était vraiment chargé de

s'occuper de la situation dans la durée, très activement dans la continuité. Pas juste une fois, pas juste le temps d'un projet, mais au fil des mois, des années parfois.

On s'était méfié des mots « gestionnaires », « coordinateur », « référents unique » et autres mille-et-une appellations et métiers. Tout était embrouillé, trop froid, trop technique, trop chargé d'autres histoires.

On préférait dire :

« Ceux qui s'occupent activement et durablement de la situation. » Un truc difficile à dire tant il dit, lui, bien les choses.

Ce sont eux qui: suivent le fil, rappellent les acteurs, réajustent quand les choses changent, veillent à ce que les décisions ne restent pas lettre morte.

Sans eux, les situations se dégradent par petits glissements : un rendez-vous manqué, un service qui change, un droit qui n'est pas renouvelé, un épuisement qui s'installe. Ce n'est pas spectaculaire, mais, à la longue, c'est ce qui fait chavirer les Bleus.

4) il n'y a pas, ou plus, ou « mieux » d'intervenants pour compenser, et ceux qui sont là, c'est à prendre ou à laisser.

Dans d'autres cas, la situation était bien connue, bien suivie, mais il manquait des bras. Des bras pour le très concret des compensations à assurer.

On savait ce qu'il faudrait faire mieux pour les gestes et accompagnements du quotidien. Mais les Noirs manquaient : pas assez de professionnels, pas assez de bénévoles, pas assez de temps.

Alors, ce manque était reporté sur les aidants, qui devenaient, sans qu'on le dise, les « bouche-trous» permanents.

On leur disait : « Vous êtes formidables», mais on les laissait compenser ce que le système n'assumait pas. Sans Noir suffisant et mieux évalué par la personne et ses proches, les projets les mieux pensés restaient théoriques.

Les Bleus continuaient à ne pas manger correctement, à ne pas sortir, à ne pas dormir bien, à ne pas pouvoir vivre des choses simples.

5) le soutien des institutions n'est pas au rendez-vous.

Enfin, il y avait toutes ces situations où les proches, les professionnels de terrain, les bénévoles, faisaient déjà énormément.

Le Petit-Toit existait. Il était courageux, inventif, parfois héroïque. Mais le Jaune ne suivait pas vraiment. Les droits n'étaient pas appliqués, les enveloppes budgétaires restaient rigides, les structures manquaient, ou bien elles n'étaient pas adaptées ou les ressources n'étaient pas bien réaffectées.

Ou bien elles étaient saturées, ou bien elles changeaient sans cesse de règles. Dans ces cas-là, on pouvait admirer le dévouement local des professionnels et bénévoles, mais la vérité était dure : sans un soutien institutionnel clair, stable, cohérent, on finit toujours par faire reposer l'essentiel sur quelques épaules fatiguées.

L'explorateur prit un moment pour rassembler tout cela dans sa tête. Il se dit :

« Quand on demande aux gens : « Qu'est-ce qui ne va pas ? » on obtient mille réponses différentes. Mais si l'on regarde en profondeur, derrière cette diversité, on retrouve invariablement toujours un ou plusieurs de ces cinq manques. »

Dans un coin du tableau, quelqu'un écrivit :

Autrement dit :

- 1) Bleu : On n'entend pas, on écourt pas, on ne comprend pas, on ne respecte pas le Bleu
- 2) Rouge : On ne le défend pas assez contre tout, tout le temps, partout
- 3) Vert : On ne s'occupe pas assez activement et durablement de sa situation
- 4) Noir : Les intervenants de compensation font ce qu'ils peuvent sans bien être évalués par le Bleu et son cercle de confiance.
- 5) Jaune : Les institutions et autres entités morales ne soutiennent pas assez tous les acteurs Bleus, Rouges, Verts et Noirs.

Puis il ajouta :

« À chaque fois qu'un Bleu va mal parce qu'il est mal accompagné, on retrouve un ou plusieurs de ces cinq oubliés ou faiblesses. À chaque fois qu'un Bleu va mieux parce qu'il est bien entouré, on retrouve un ou plusieurs de ces cinq rôles bien tenus. »

L'explorateur comprit alors ce que les habitants appelaient la cause des causes.

Dans beaucoup d'endroits du monde, on passe beaucoup de temps à nommer les difficultés : précarité, isolement, manque de soins, ruptures de parcours, violences, burn-out des aidants, maltraitances institutionnelles.

On décrit les symptômes, on les classe, on les commente.

Le pays des cinq couleurs proposait une autre manière de faire :

*remonter à l'organisation autour de la personne.
Voir quels rôles étaient tenus, lesquels étaient absents ou faibles, lesquels étaient trop lourds pour ceux qui les portaient.*

On ne niait pas la singularité des histoires. On disait simplement :

« Si nous voulons vraiment agir, il nous faut un langage commun simple pour regarder ensemble où ça manque, et où ça tient. »

Un soir, en relisant ses notes, l'explorateur écrivit :

« Il n'existe pas, semble-t-il, de situation difficile qui ne soit pas, quelque part, le résultat de la défaillance d'un ou plusieurs de ces cinq rôles. Et

il n'existe pas d'accompagnement juste qui ne repose pas, d'une manière ou d'une autre, sur ces cinq rôles tenus ensemble. »

L'immensité des singularités ne s'en trouvait pas niée. Au contraire : chaque histoire restait unique. Mais, dans cette immensité, apparaissait un dessin commun :

- si le Bleu n'est pas compris, rien ne peut commencer, le problème reste mal posé ;
- si le Rouge manque, la personne n'est pas protégée ;
- si le Vert manque, la situation n'est pas travaillée. Rien ne tient dans la durée ;
- si le Noir manque ou est mal fait ,le quotidien s'écroule ;
- si le Jaune ne soutient pas, tout repose sur quelques individus jusqu'à ce qu'ils craquent.

Le chapitre suivant allait rendre ces cinq rôles encore plus concrets, en les présentant un par un, non comme des « fonctions abstraites», mais comme des postures, des attitudes, des responsabilités, des manières de se tenir autour d'un Bleu, dans la vraie vie.

Chapitre 15 – Les cinq rôles autour d'une personne

À force de parcourir le pays, l'explorateur avait vu des Bleus partout : dans les maisons, dans les établissements, dans les rues, dans les campagnes, dans les immeubles des Grands-Toits. Il avait vu aussi des gens courir, aider, défendre, organiser, compenser, décider du mieux qu'ils pouvaient. Mais tout cela restait parfois confus.

Un jour, quelqu'un lui dit :

« Si tu veux vraiment comprendre comment notre pays s'organise, regarde autour de chaque personne vulnérable, et cherche les cinq rôles. Ils sont toujours là, ou bien ils manquent. Ce sont eux qui font la différence. »

On l'invita à une rencontre particulière.

Au centre de la salle, on avait placé une chaise vide Bleue.

— Imagine, lui dit-on,

qu'ici, sur cette chaise, s'assoit une personne Bleue. Cette personne Bleue-là pourrait être un enfant, un adulte, une personne âgée, quelqu'un en situation de handicap, quelqu'un en grande

détresse, quelqu'un qui, pour un temps, n'y arrive plus seul.

Autour de lui, cinq rôles doivent être tenus. Si l'un manque, tôt ou tard, la personne en paiera le prix.

On traça alors des cercles autour de la chaise :

- Au centre : la Chaise Bleue
- Un premier cercle : **rouge et vert.**
- Un second autour du premier : **noir et jaune.**

C'était comme des orbites, une sorte de quelque chose qui allait accueillir des « quelques »

Mais sur ces orbites autour de la chaise Bleue allaient se placer et se déplacer des personnes aux pouvoirs particuliers.

Les personnes physiques qui pourraient être en même temps proches ou éloignées et prendre les 5 couleurs en même temps, ou quelques-unes seulement, ces couleurs dans des intensités et des temps différents.

Des personnes morales Jaunes qui ne pourraient prendre que le second orbite.

Une même personne, plusieurs couleurs

L'explorateur aurait pu croire qu'il fallait « classer » les gens dans un seul rôle. Les habitants lui expliquèrent que ce serait une erreur.

— Dans notre pays,

dirent-ils, une même personne physique peut porter plusieurs couleurs à la fois. Ce qui change, c'est le moment, l'intensité, la direction.

La personne vulnérable sur la chaise par exemple : Bleu parce qu'au centre de l'attention de l'organisation, mais qui peut être Rouge (elle sait un peu se défendre), Verte (elle est assez maline pour se débrouiller un peu), Noire (parce qu'elle sait faire des choses elle-même) et Jaune (si elle a un mandat représentatif dans la solidarité). Tout cela parce qu'elle est comme les autres.

Un parent, par exemple, peut être : Bleu pour lui-même (fatigue, maladie, pauvreté), Rouge pour son enfant (il le défend), Vert pour la situation (il comprend les enjeux, les démarches), Noir au quotidien (il fait, il accompagne), et parfois porter un peu de Jaune quand on lui confie des responsabilités dans une association, un conseil d'administration, une instance.

Un professionnel Noir, selon les moments, peut être très Rouge pour une personne qu'il défend, très Vert dans une réunion d'analyse de situations, très Noir dans les

gestes concrets qu'il pratique, et Bleu quand il subit une organisation compliquée qui le dépasse.

Un voisin, qui n'a pas de rôle « officiel », peut être un Noir précieux, un peu Rouge, et même, parfois, un Vert étonnant par la justesse de son regard.

Seules les personnes morales resteront dans le Jaune.

C'est donc une carte complexe du vivant, comme un atome et ses électrons qui gravitent pouvant ici prendre toutes les orbites en même temps avec des brillances variables selon les événements (on dit qu'on est alors complexe, fractal et quantique quand on est comme cela, dans des possibles états du vivant invisible).

C'est un langage différent pour décrire simplement ce que chacun fait (d'invisible) dans la complexité de la vie, à un moment donné, avec, pour et autour de quelqu'un.

Le centre bleu de l'organisation

Le Bleu n'était pas une « catégorie à part ». C'était une couleur que tout humain peut porter plus ou moins intensément dans sa vie. Reconnaître le Bleu, c'était reconnaître la vulnérabilité réelle de la personne, sans la confondre avec sa valeur.

Le premier cercle

Celui des personnes de confiance choisies par la personne.

Devant la chaise du Bleu, il y avait donc un cercle rouge et vert.

— Ici, expliqua-t-on,

se tiennent a priori les personnes qui défendent la personne et qui s'occupent activement et durablement de sa situation. Des personnes admises dans le cercle de proximité, intime et permanent.

Au choix de la personne Bleue, tout le monde peut y être, d'où qu'il vienne, de quelque métier qu'il soit : un parent, un proche, un ami, un professionnel, un tuteur ou un mandataire à la personne qui joue vraiment son rôle, même une personne d'une instance extérieure (défenseur des droits, association de veille, etc.).

Le second cercle

Celui de la famille sociale étendue, en quelque sorte toutes les autres personnes physiques et morales de l'environnement de la personne.

En regardant la chaise du Bleu entourée de ces cercles ou pouvaient graviter des personnes prenant toutes les couleurs en même temps dans des intensités et des variabilités fonction des événements, l'explorateur vit apparaître une dynamique non facilement explicable et perçivable aussi simplement ou les acteurs aux couleurs adaptées pouvaient évoluer et se comprendre quand ils devaient mobiliser ensemble Rouge, Vert, Noir et Jaune au service d'un Bleu changeant.

Ce n'était plus simplement une liste de fonctions, de métiers, d'attributs connus et confondants.

C'était une « *fractale quantique de solidarité*¹ » : une organisation qui se répète autour de chaque personne, quel que soit l'âge, la situation, le contexte.

Et où tous les acteurs, personnes physiques, pouvaient tenir tous les rôles en même temps, adapté aux situations et aux événements.

Parce qu'on ne pouvait pas aller plus haut dans la description et plus simplement ; parce qu'on était au plus fort des principes qui régissaient finalement toute la solidarité, ces 5 couleurs/rôles mobilisables dans le vivant régissaient l'organisation de la solidarité.

¹ Fractale : c'est toujours la même chose, Quantique : c'est tout intriqué en même temps.

Les 5 couleurs illustraient 5 rôles à tenir pour tous, par tous en même temps et formaient donc un :

Méta-Processus-Principiel² de savant.

En fait rien n'était bien savant puisque tous l'animaient déjà, depuis la nuit des temps.

Mais sa représentation allait considérablement toucher les consciences, au point que dans le pays des cinq couleurs on l'érigéât en Totem et en Grand Dessein.

Il pouvait prendre mille formes, mais sa base restait la même, dans les infinies singularités et complexités du vivant, sans être compliqué pour autant.

Tout le monde comprenait maintenant.

En quittant la salle, l'explorateur écrivit :

« Ce pays n'a pas inventé la solidarité. Il lui a donné des couleurs, des mots, une structure. Il nous aide à voir ce que nous faisions parfois sans en avoir conscience, et ce que nous avons cessé de faire sans nous en rendre compte. Il nous donne aussi un outil pour reconstruire là où tout s'est défait. »

² Méta = Il n'y a rien au-dessus. Processus = Organisation. Principiel = qui s'appuie sur des principes (ici les 5 principes des 5 couleurs)

Les chapitres suivants allaient maintenant montrer comment imaginaire pouvait changer la vie des Bleus, soulager les aidants, les professionnels, les institutions, pour se parler autrement, pour repérer ce qui manque, pour rêver ensemble des transformations possibles dans la vraie vie cette fois.

Chapitre 16 – La boussole des cinq rôles dans la vraie vie

Après avoir compris les cinq rôles autour d'une personne, l'explorateur posa la question qui venait forcément :

« D'accord pour les couleurs. Mais comment cela nous aide-t-il, dans la vie de tous les jours, quand on est impliqué, aidant, ou professionnel simplement concerné ? »

Les habitants du pays lui répondirent :

« Les cinq rôles ne sont pas un joli dessin ou une théorie. Ils peuvent devenir une boussole. Une boussole pour se repérer dans la diversité des situations, pour sortir des reproches, pour passer du « c'est la faute de... » à « voilà ce qui manque, voilà où nous pouvons agir, et voilà comment ».

On invita l'explorateur à une petite réunion dans une salle simple : quelques chaises, une grande feuille, des feutres en 5 couleurs, du temps.

Autour de la table, il y avait : une mère, un professionnel d'un service, un bénévole, un veilleur, et bien entendue la personne Bleue elle-même, autant qu'il était possible de ce quelle pouvait comprendre et faire..

Sur la feuille, on dessina au centre un cercle bleu avec un prénom. Puis on traça les cercles et on positionna les acteurs avec leurs rôles.

L'idée d'un logiciel de représenterions des cercles et de la constellation des acteurs faisait son chemin.

On avait décidé d'essayer de regarder une seule situation comme si l'on tenait une carte.

La mère commença :

— Moi, je me sens

très Rouge pour lui : je le défends dès qu'on le traite mal, je conteste quand on le juge trop vite. Je suis aussi très Noire : je fais tout à la maison. Mais je suis fatiguée, et parfois je ne comprends plus ce qui se passe.

Le professionnel ajouta :

— De mon côté,

j'essaie d'être Vert, de me pencher sur la situation, de voir comment l'aider, mais je manque de temps. Je fais aussi un peu de Noir, quand je l'accompagne à certains rendez-vous. Mais personne ne m'a vraiment dit que je devais « m'occuper de la situation» dans la durée. Je le fais comme je peux, mais ce n'est pas clair.

Le bénévole prit la parole :

— Moi, je suis Noir surtout :

je viens, je l'emmène sortir, je fais quelques courses. Je ne me voyais pas comme faisant partie d'un « cercle de confiance », mais si je regarde les choses comme ça, je comprends mieux ma place.

Le veilleur dit :

— Et le Jaune,

dans votre situation, il est où ? Quels services, quelles institutions, quels dispositifs sont là, en soutien réel, et lesquels sont absents ?

On nota sur la feuille les services en place, les droits ouverts, les structures contactées, les refus, les silences.

Peu à peu, la carte se remplissait.

L'explorateur vit alors ce que la boussole permettait.

Au lieu de dire : « Tout est compliqué», on pouvait dire : Ici, il y a beaucoup de Rouge (la mère se bat), mais elle est presque seule à porter ce rôle ; Là, il y a un peu de Vert (le professionnel), mais pas assez de temps ni de reconnaissance ni de pouvoir pour qu'il puisse vraiment jouer ce rôle ; Le rôle de « s'occuper de la situation» dans la durée n'est attribué clairement à personne ; Le Noir existe (la mère, le bénévole, le professionnel), mais il est mal réparti ; Le Jaune est présent sur le papier, mais peu opérant dans les faits.

Ce n'était plus un jugement sur les personnes. C'était un diagnostic d'organisation. La mère n'était plus « trop exigeante» ou « trop envahissante». Le professionnel n'était plus « pas assez motivé». Le bénévole n'était plus « juste quelqu'un qui passe». On voyait où ça tenait, et où ça manquait.

Dans une autre situation, on utilisa la même boussole dans un établissement. On dessina au centre le prénom d'un résident Bleu, puis les acteurs sur les cercles avec leurs cinq rôles autour.

Autour de la table, il y avait : une éducatrice, un aide-soignant, une psychologue, un proche, un cadre, un veilleur extérieur.

On se demanda, ici aussi :

« Pour cette personne, qui est Rouge ? qui est Vert ? qui s'occupe de la situation ? qui est Noir ? quel Jaune soutient tout cela ? »

On découvrit par exemple que :

Le Rouge était réparti en petits morceaux : chacun se mettait en colère dans son coin quand quelque chose n'allait pas, mais personne n'était clairement identifié comme défenseur référent.

Le Vert était très théorique : on parlait du résident dans des réunions, mais on avait peu de temps pour croiser vraiment les regards et entendre ce que disait la personne elle-même ; Personne n'avait la mission claire de « s'occuper de la situation» dans la durée : on se renvoyait le relais sans toujours se coordonner.

Le Noir était très présent (beaucoup de gestes, d'actes), mais parfois sans lien avec un projet de vie clair

Le Jaune était là sous forme de protocoles, de contrat, mais pas assez sous forme de soutien souple quand il fallait adapter l'organisation.

La boussole permit de déplacer la discussion.

Au lieu de dire : « Ce résident est très compliqué» ou « C'est la faute de la famille / des professionnels / de la direction», on put dire :

*« Voilà où le dispositif est déséquilibré pour lui.
Voilà quels rôles, et donc quels acteurs il faudrait soutenir davantage. »*

Peu à peu, les habitants du pays développèrent des réflexes simples. Quand un aidant venait dire :

— Je n'en peux plus,

on pouvait lui répondre, avec la boussole en tête : « Sur quels rôles es-tu en train de tout porter ?» ; « Quels rôles pourraient être partagés ?» ; « Où manque-t-il du Jaune pour te soutenir ?» ; « Qui pourrait faire un peu de Noir à ta place ?» ; « Qui pourrait être Rouge avec toi, pour défendre la situation ?» ; « Qui pourrait t'aider à mettre du Vert, à raconter l'histoire, pour ne plus être seul à la comprendre ?»

Quand un professionnel disait :

— Je ne sais plus quoi faire,

j'ai l'impression que tout repose sur moi,

on pouvait lui demander : « Quel rôle joues-tu le plus en ce moment ?» « Est-ce qu'on ne t'a pas, sans le dire, laissé porter à la fois le Vert, celui qui s'occupe de la situation, et

une partie du Rouge ?» ; « Qui, autour de toi, pourrait renforcer ces rôles ?» ; « Qu'est-ce que le Jaune devrait mettre en place pour que tu ne sois pas seul ?»

Quand une institution disait :

— Nous faisons déjà beaucoup,

mais nous sommes critiqués de tous côtés,

on pouvait l'inviter à regarder, à partir de quelques situations bleues concrètes : « Où jouez-vous bien votre rôle de Jaune ?» ; « Où est-ce que vous compliquez les choses au lieu de les soutenir ?» ; « Comment pourriez-vous ; aider les Rouge, les Vert, les Noir à tenir leurs rôles sans s'épuiser ?» ; « Comment faites-vous une place aux veilleurs des toits qui vous alertent ?»

Un jour, on proposa à des aidants un petit outil très simple. Un logiciel gratuit et d'une simplicité rare qui faisait vite et bien la constellation, les orbites de ceux qui gravitent dans la complexité du vivant des situations.

Tout y était simplement. Et de surcroît une intelligence artificielle pouvait débroussailler la carte et rendre un rapport en un rien de temps.

Ceux qui réfléchissaient gagnaient du temps pour se consacrer aux relations ; pour rechercher, nouer et améliorer des liens. On ne raisonnait pas en solution à

priori mais en relations. Le simple fait d'avoir une boussole pour mettre des mots sur ce qui se passe, ou ne se passe pas, donnait déjà un début de force.

L'explorateur nota que cette boussole avait un effet inattendu :

*elle diminuait la violence potentielle des reproches.
Elle apaisait surtout.*

En repartant ce soir-là, l'explorateur écrivit :

« L'immensité des cas particuliers ne disparaît pas. Chaque histoire reste unique, chaque vie est singulière. Mais la boussole des cinq rôles permet aux aidants, aux professionnels, aux institutions, de se parler un peu moins dans le brouillard, un peu plus dans une langue commune. C'est un pas, peut-être petit, mais décisif, pour sortir de la fatigue et de l'impuissance. »

Les chapitres suivants allaient maintenant montrer comment cette boussole pouvait s'articuler avec d'autres inventions du pays : les Petits-Toits et les veilleurs, la triade d'autodétermination (la personne, ses défenseurs, ceux qui s'occupent de la situation), et, plus loin encore, la manière dont les intelligences artificielles pourraient servir la relation plutôt que la remplacer.

Chapitre 17 – La triade d'autodétermination et le cercle de confidences et de confiance.

Un soir, alors qu'il relisait ses notes, l'explorateur se posa une question qui revenait sans cesse :

« D'accord pour les cinq rôles. Mais qui décide pour la personne Bleue ? Comment fait-on pour que sa vie reste vraiment la sienne, même et surtout quand elle a besoin de beaucoup d'aide ? »

Dans beaucoup d'endroits du monde, on prétend que la personne décide seule, comme si elle n'avait besoin de personne. Ou bien, à l'inverse, on décide à sa place, « pour son bien», en l'écartant des discussions.

Dans le pays des cinq couleurs, on avait fini par trouver une autre manière de dire et de faire :

« À trois pour dire Je »

On invita l'explorateur à une rencontre un peu particulière.

Dans la salle, il y avait trois chaises posées en demi-cercle, ou plutôt une chaise et 2 groupes mélangés de chaises.

Sur la chaise seule, on écrivit : La personne (Bleue).

Sur le premier groupe de chaises : Ses défenseurs / ses proches de confiance (Rouge).

Sur le second groupe de chaises : Ceux qui s'occupent de la situation (Vert).

Les personnes pouvant se déplacer du groupe 1 au groupe 2 ou être en mélange des deux.

— Voilà, dit quelqu'un.

3 Couleurs. C'est ce que nous appelons la triade d'autodétermination. Et ça se passe quand on veut, là où on veut, comme on veut, au calme, dans l'intimité, dans des coins et temps choisis par la personne pour qu'elle s'y sente à l'aise, en confidence, en connivence et en alliance.

L'explorateur haussa un sourcil.

— Autodétermination à trois, et plus si je comprends bien ?

Ce n'est pas contradictoire ?

On lui répondit :

— Pas du tout.

L'autodétermination, ce n'est pas décider tout seul dans son coin.

C'est pouvoir dire « je », avec l'aide des autres pour expliquer quand on en a besoin, sans que les autres prennent le pouvoir sur ce « je ». D'où cette formule : « À trois pour dire Je »

On lui expliqua la logique des chaises au trois couleurs.

Première chaise : la personne Bleue – le « je »

Sur la première chaise, la personne peut parler (ou s'exprimer comme elle peut) clairement, sur ce qu'elle veut, ce qu'elle ne veut pas, ses projets, ses limites. Parfois, c'est beaucoup plus difficile : elle ne trouve pas les mots ; ou bien elle a peur de décevoir ; ou bien elle n'est pas habituée ; qu'on lui demande vraiment son avis ; ou bien son langage est différent, non verbal, fragmenté. Parfois encore, elle n'est plus en état de comprendre toutes les options, mais elle peut encore exprimer des préférences, des réactions, des signaux.

Dans le pays des cinq couleurs, on considère que, tant que c'est possible, le point de départ reste :

« Qu'est-ce que cette personne veut vivre, ou ne pas vivre ? Qu'est-ce qui compte pour elle ? »

Même quand ce n'est pas clair, même quand il faut aider à chercher, on part de là.

Le groupe des chaises Rouges : les défenseurs

Il y a là celles et ceux qui sont avec le Bleu, du coté du Bleu sans ambiguïté. Ce sont : des proches, des amis de confiance, parfois un tuteur ou mandataire qui joue vraiment son rôle, parfois un professionnel qui a choisi d'être d'abord au service de la personne. Ils ne sont pas neutres : ils prennent parti pour la personne. Ils veillent à ce que ses droits soient respectés, à ce qu'elle ne soit pas écrasée par les autres intérêts. Ce sont eux qui, dans la triade, peuvent dire : « Attention, là vous décidez pour elle sans l'entendre. » ou « Cette solution vous arrange, vous, mais elle ne respecte pas ce qu'elle a toujours dit qu'elle voulait éviter ». Ils sont là pour défendre l'espace du « je ».

Le groupe des chaises Vertes : ceux qui s'occupent de la situation

Il y a là celles et ceux qui recherchent des éléments possibles de compensation, pour les négocier, suivre leur mise en place. Ce sont souvent des : professionnels, coordonnateurs, référents, assistants à projet de vie ou équivalents. Ils ne décident pas à la place du Bleu, ni à la place des défenseurs. Ils apportent : des contacts, des informations, des possibles, des contraintes réelles, des scénarios, des évaluations. Ils peuvent dire : « Si on choisit cette option, voilà ce que cela implique. Si on choisit celle-là, voilà les risques, les bénéfices, les efforts nécessaires ».

Ils aident à rendre visible le terrain réel sur lequel se prennent les décisions.

Quand la triade fonctionne, on voit ce mouvement : la personne Bleue exprime, autant que possible, ce qu'elle ressent, ce qu'elle souhaite ; les défenseurs veillent à ce que sa parole ne soit pas écrasée, que ses droits ne soient pas oubliés ; ceux qui apportent des éléments mettent en lumière les moyens, les contraintes, les chemins. Ensuite, on revient vers le « Je », ensemble.

Parfois, la personne peut décider clairement. Parfois, elle a besoin que la triade l'aide à choisir, en lui proposant un appui. Mais ce qui change tout, c'est que personne ne décide seul, ni à sa place, ni sans elle.

Même quand une décision doit être prise pour elle (par exemple en cas d'urgence vitale, ou de perte de discernement très avancée), on essaie de rester fidèles à ce qu'elle a exprimé quand elle le pouvait encore, à ce qu'elle a montré dans sa manière d'être.

La triade ne flotte pas dans le vide. Elle est abritée par un dispositif plus large : le cercle de confidences et de confiance. Dans ce cercle, il peut y avoir : la triade elle-même (la personne Bleue, un ou plusieurs défenseurs, un ou plusieurs « apporteurs d'éléments»), d'autres proches, des intervenants Noirs importants, parfois un représentant du Jaune qui vient écouter, parfois un veilleur de l'extérieur.

Le cercle de confidences et de confiance, c'est le **Petit-Toit** où l'on prend régulièrement le temps : d'écouter la personne, de prendre des nouvelles des aidants, de revoir l'organisation, d'ajuster les décisions, de repérer ce qui manque, de célébrer aussi ce qui va mieux.

Ce n'est pas un tribunal, ni une réunion administrative. C'est une **instance de confiance**. On peut y dire les choses telles qu'elles sont : « Je n'en peux plus » ; « Je ne comprends pas ce que vous me proposez » ; « Je ne veux pas de cette solution-là » ; « Je ne me sens pas entendu » ; « Je ne peux pas assurer toutes ces tâches » ; « Je vois des choses inquiétantes »

Le cercle ne résout pas tout, mais il empêche que la personne vive sa vulnérabilité dans le silence et la dispersion.

L'explorateur demanda :

— Mais qui veille à ce que ce cercle ne s'endorme pas avec le temps ?

On lui rappela alors ce qu'il avait déjà découvert dans un autre chapitre :

- les veilleurs de la société qui s'assurent que les Petits-Toits continuent de se réunir, que la triade existe vraiment, qu'elle ne se réduit pas à des signatures,

- les cellules de vigilance citoyennes qui regardent, de loin mais avec attention, si les personnes vulnérables du territoire ont bien, chacune, un cercle autour d'elles,
- les cellules de vigilance institutionnelle, c'est-à-dire les dispositifs institutionnels qui, peu à peu, acceptent de reconnaître ces cercles comme nécessaires, pas comme des « options facultatives».

Pour l'explorateur, tout cela changeait profondément la manière de penser l'aide. Ce n'était plus : « Nous allons décider pour toi, parce que tu ne peux pas». Ni : « Nous allons te laisser décider seul, même si tu es perdu, et ce sera « ta liberté»

C'était autre chose : « Nous allons t'aider à garder un **pouvoir d'agir** sur ta propre vie, en mettant autour de toi une triade de confiance, un cercle de personnes qui n'oublieront pas que c'est ta vie, pas la leur »

Un parent résuma un jour, lors d'une rencontre :

— En fait,

je crois que j'ai compris. Quand mon fils était petit, j'avais tendance à décider pour lui. Quand il a grandi, certains ont voulu décider à ma place. Maintenant, avec les couleurs, je vois que l'enjeu, ce n'est pas de savoir « qui décide pour qui», mais

comment décider ensemble, en restant alignés sur ce qui est bon pour lui et fidèle à ce qu'il est.

Un professionnel ajouta :

— Et moi,

ça m'aide à sortir du rôle impossible de « sauveur». Je ne suis ni le héros, ni le chef d'orchestre. Je suis une des personnes qui apportent des éléments, qui s'occupent de la situation, dans un cercle où la personne, ses proches, ses défenseurs ont toute leur place.

Un veilleur conclut :

— Et moi,

ça m'évite de rester dehors à dire : « Le système est mauvais » Je peux aider à ce que chaque situation ait vraiment sa triade, son cercle, son Petit-Toit, et à ce que les Grands-Toits respectent cela.

En quittant la rencontre, l'explorateur écrivit dans son carnet :

« L'autodétermination n'est pas un slogan. C'est une organisation. Une organisation qui permet à une personne vulnérable de rester sujet de son histoire, même quand elle a besoin des autres pour l'écrire. À trois pour dire je, dans un cercle de

confiance, sous un Petit-Toit, lui-même soutenu par un Grand-Toit qui accepte d'être surveillé. »

Les chapitres suivants pourraient maintenant montrer comment cette triade, ces cercles, ces rôles, peuvent être soutenus par des outils nouveaux, y compris des outils d'intelligence artificielle, non pas pour remplacer l'humain, mais pour lui rendre du temps, de la clarté, et du souffle.

Chapitre 18 – Du temps pour les relations

Dans beaucoup de pays, on avait cru que le progrès, c'était surtout inventer des **solutions**. On avait inventé des machines, des logiciels, des procédures, des formulaires, des processus qualité, des plateformes, mille numéros téléphoniques uniques, des applications, des annuaires et toutes sortes de choses à s'y perdre plus encore.

Tout cela était souvent présenté comme des « avancées».

Mais dans le pays des cinq couleurs, on s'était rendu compte d'une chose étrange : Plus on empilait des solutions, moins on avait de temps pour les **relations**.

Les aidants disaient : « Nous passons nos soirées à remplir des dossiers, à télécharger des justificatifs, à appeler des numéros qui ne répondent pas. Pendant ce temps, nous ne sommes plus vraiment avec la personne que nous aidons. »

Les professionnels disaient : « Nous sommes venus pour aider les gens, mais nous passons une part énorme de nos journées à écrire pour prouver que nous les avons aidés. Nous remplissons des cases, nous produisons des

rapports, nous alimentons des tableaux. Et le temps de relation se réduit. »

Les Bleus disaient : « Ils parlent beaucoup de nous, ils écrivent beaucoup sur nous, mais combien de temps passent-ils vraiment avec nous ? »

Un jour, une discussion s'ouvrit dans une assemblée du pays.

Quelqu'un dit :

— Et si nous avions pris le problème à l'envers ?

Et si la solidarité devait d'abord se faire par relation, et non par solution ? Et si les premières solutions n'étaient que des moyens au service de cette relation, et non l'inverse ?

On resta silencieux un moment.

Une professionnelle ajouta :

— J'ai parfois l'impression

qu'on nous demande d'aligner des solutions techniques, comme si chaque difficulté devait avoir son outil, son protocole, sa fiche. Mais ce que les personnes nous disent le plus souvent, ce n'est pas : « Je veux un protocole ». C'est : « Je voudrais que quelqu'un ait du temps pour moi. »

Un aidant renchérit :

— Et nous,

ce dont nous avons le plus besoin, ce n'est pas d'une application, de trucs et machins supplémentaires, c'est du temps d'attention, et du soulagement.

Ce fut à ce moment-là que quelqu'un parla des nouvelles intelligences artificielles, il fallait s'en douter. On aurait pu s'en méfier comme d'une menace de plus. On aurait pu les prendre comme de nouveaux gadgets.

Mais dans le pays des cinq couleurs, une idée différente émergea : « Et si nous utilisions les intelligences artificielles, non pas pour remplacer les humains, mais pour **libérer du temps humain** pour la relation ? »

On se mit à faire une liste.

Qu'est-ce qui, aujourd'hui, dans la vie des aidants, des professionnels, des services, consomme du temps sans apporter beaucoup de sens ? On y trouva : des formulaires redondants, des rapports qu'on réécrit pour faire vivre des gens, sous dix formats différents, de jolis comptes rendus très longs que personne ne lit vraiment, des synthèses d'activités à produire encore et encore sur la même situation. Sans nous demander l'utilité qu'on produit.

On se dit : « Voilà des choses que des machines intelligentes pourraient très bien faire, ou au moins aider à faire. Pourquoi laisser des heures d'humanité se dissoudre là-dedans, alors qu'elles pourraient servir à être avec les personnes ? »

Imaginez un seul instant que chaque professionnel de la solidarité, acteur de terrain, cadre, cadre supérieur et politique de telle ou telle institution Jaune puisse dégager cinq pour cent de son temps à s'occuper volontairement, activement et durablement d'une situation qu'il connaît et dont il souhaiterait apporter plus que son Jaune et Noir, du Vert et du Rouge.

C'était vraiment motivant. On imagina alors tout autrement.

On insista sur un point :

« Ces outils ne décideront pas. Ils ne feront pas les rencontres à notre place. Ils ne remplaceront pas les cercles de confidence et de confiance. Ils serviront à alléger la part de bruit du compliqué, pour redonner du temps à la complexité de l'humanité. »

Pour creuser cela on décida de mobiliser de l'intelligence humaine pour inventer ou exploiter des espaces de liberté, et de les négocier auprès des

ressources humaines des Grands-Toit Jaunes porteurs d'Humanités.

On garda cependant une vigilance importante.

Une veilleuse prit la parole :

— Attention,

*nous devons rester clairs sur une chose. Les intelligences artificielles ne sont qu'un **outil**. Si nous les laissons décider de ce qui est juste, de qui a droit à quoi, de ce que vaut une vie, nous aurons trahi le pays des cinq couleurs. Elles ne doivent pas devenir le nouveau Jaune. Elles doivent aider les Bleus, les Rouges, les Verts, les Noirs, et même le Jaune, à mieux jouer leurs rôles, pas à disparaître.*

Dans ce pays, on disait aussi : « L'innovation la plus profonde n'est pas technique. C'est une innovation **organisationnelle** et **relationnelle** facilitée par la technique. »

Cela voulait dire : utiliser les outils pour simplifier le **compliqué**, afin de laisser plus de place au **complexe vivant** des relations ; alléger les lourdeurs qui écrasent les professionnels et les aidants, pour qu'ils puissent retrouver le sens de leur engagement ; permettre aux Petits-Toits de se réunir plus facilement, sans que chacun doive tout porter sur son dos.

Un jour, un habitant formula cela ainsi :

— Pendant longtemps,

nous avons cru qu'il fallait des machines pour remplacer l'humain. Maintenant, nous découvrons qu'il nous faut des machines pour rendre du temps à l'humain auprès de l'humain. Si nous ratons cette nuance, nous ferons du mal. Si nous la tenons, nous pourrons faire beaucoup de bien.

L'explorateur nota cette phrase comme un avertissement bienveillant. Il écrivit dans son carnet :

« Dans le pays des cinq couleurs, les technologies ne sont pas des idoles, ni des ennemis. Elles sont des outils sous surveillance humaine, au service du temps de relation entre les personnes »

Les chapitres à venir pourraient montrer encore, par d'autres histoires, comment ce pays continue d'inventer des façons de s'organiser pour que la vulnérabilité ne soit plus synonyme de solitude, mais devienne le lieu où la solidarité se révèle et se réinvente.

Chapitre 19 – Les professionnels pris dans le compliqué

Dans beaucoup d'histoires, on parle des Bleus, des familles, des aidants. Mais dans le pays des cinq couleurs, on avait fini par reconnaître une autre évidence :

Les professionnels eux aussi peuvent devenir très Bleus à force de travailler dans un système trop compliqué, alors qu'ils sont plongés dans des situations profondément complexes.

Pour comprendre cela, les habitants faisaient souvent ce rappel. Ils disaient : « **Compliqué** et **complexe**, ce n'est pas la même chose. Le **compliqué**, c'est ce qui a été fabriqué par les humains, avec des couches, des règles, des procédures, des organigrammes, des logiciels, des niveaux de validation, des sigles et des formulaires. Le **complexe**, c'est la vie : les personnes, leurs histoires, leurs émotions, leurs liens, leurs surprises, leurs contradictions. » Et ils ajoutaient : « Le drame, c'est quand on veut traiter la **complexité de la vie** avec des outils **compliqués**, jusqu'à épuiser ceux qui essaient de bien faire. »

L'explorateur fut invité un jour à passer une journée entière aux côtés d'une professionnelle d'un Grand-Toit. Appelez-la comme vous voulez : travailleuse sociale, coordonnatrice, infirmière, éducatrice, médecin,

responsable de service... Ce qui comptait, ce n'était pas son titre exact, mais ce qu'elle vivait.

Le matin, elle arriva avec l'envie sincère de « servir les gens». Dans son cœur, elle se sentait très Rouge (et un peu Verte ou Noire) : défendre les personnes, comprendre leurs situations, chercher des solutions justes, aider. Sur sa journée, elle avait prévu : une visite à domicile, un rendez-vous avec une famille, un temps d'échange avec une équipe, des coups de fil pour débloquer une situation, un moment de rédaction de projet. Mais à peine arrivée, le **compliqué** la rattrapa. Un mail urgent pour un nouveau logiciel à paramétrier. Une nouvelle procédure à appliquer dès maintenant. Une réunion rajoutée « pour faire le point sur les indicateurs». Un formulaire à renvoyé car il manquait quelque chose. Les heures passaient. Le temps pour la visite à domicile se réduisit. Le rendez-vous avec la famille dut être décalé ce qui la désorganisa. Le moment d'échange avec l'équipe se transforma en tour de table pressé et frustrant. Le soir, la professionnelle rentra chez elle avec un drôle de goût :

— J'ai couru toute la journée,

dit-elle, mais je ne suis pas sûre d'avoir vraiment aidé qui que ce soit comme je l'aurais voulu.

L'explorateur la regardait, et il voyait les couleurs : Elle était Rouge et Verte dans son intention. Pour les exigences

du Jaune, elle produisait beaucoup de Noir administratif (clics, dossiers, transmissions, mails), plus que de Noir relationnel (gestes, présences, accompagnements). Elle portait sur elle un Jaune lourd : celui d'un système qui multipliait les consignes, les tableaux, les « reportings ». Et elle devenait de plus en plus Bleue intérieurement, fatiguée, découragée.

Dans une autre région, il entendit un médecin dire :

— Vous savez,

je suis devenu médecin pour soigner des personnes, pas pour passer la moitié de mon temps à cliquer dans des logiciels qui ne parlent pas entre eux. La complexité de mes patients, je l'accepte, c'est mon métier. Le compliqué des organisations, je le subis, c'est ma fatigue.

Une éducatrice ajouta :

— La complexité,

je peux la porter si je ne suis pas seule, si j'ai une équipe, un cercle, du temps, des repères. Le compliqué, ce sont des couches qui s'accumulent au-dessus de ma tête sans que j'aie le choix. Quand je suis écrasée par du compliqué, je n'ai plus de place pour rencontrer la complexité des personnes.

Dans le pays des cinq couleurs, on finit par formuler les choses ainsi :

*« Le **complexe**, c'est la vie. On ne peut pas l'enlever, ni la réduire. Le **compliqué**, c'est ce que nous ajoutons par-dessus. Ce que nous fabriquons dans nos organisations, nos lois, nos procédures. Le complexe demande de l'intelligence, du temps, de la coopération. Le compliqué, quand il devient excessif, mange ce temps et cette intelligence. »*

Alors, on se posa une question simple, mais radicale :

« Comment alléger le compliqué pour mieux prendre soin du complexe ? »

Et on y associa les cinq rôles.

On se dit : Le Rouge est abîmé quand il faut d'abord se battre contre des procédures avant même de défendre la personne. Le Vert est abîmé quand il n'y a plus de temps pour écouter et comprendre, parce que la journée est remplie par des tâches imposées. Oui ceux qui s'occupent de la situation sont abîmés quand on leur donne la responsabilité sans les moyens. Le Noir est abîmé quand les gestes du quotidien deviennent des « actes à la chaîne », sans temps de parole, sans reconnaissance. Le Jaune lui-même est abîmé quand il n'est plus au service de la solidarité, mais se replie sur l'auto-justification et la peur de la faute.

On vit alors apparaître une autre forme de vulnérabilité : la vulnérabilité des professionnels.

Pas la vulnérabilité individuelle seulement (maladie, burn-out, fatigue personnelle), mais une vulnérabilité produite par un système compliqué qui auto-alimente son compliqué, qui complique ou écrase ce qui devrait être soutenu, qui empêche de faire ce pour quoi on est là.

Des professionnels disaient : « Nous ne sommes pas seulement en souffrance « au travail ». Nous sommes, parfois, empêchés de faire le bien que nous savons devoir faire. Et cela nous abîme profondément. »

Dans le pays des cinq couleurs, on décida que cette vulnérabilité-là devait aussi être regardée. Pas pour se plaindre seulement, mais pour réorganiser.

On proposa, par exemple, dans certains territoires : que les équipes puissent avoir des temps réguliers pour regarder, avec la boussole des cinq rôles, non seulement les situations des Bleus, mais aussi **leurs propres situations de travail** ; que des veilleurs puissent écouter les professionnels, comme ils écoutaient les aidants, pour comprendre où le compliqué les écrasait ; que le Jaune soit invité à venir entendre concrètement ce que produisent certaines règles sur le terrain.

On commença à formuler des demandes non pas contre les institutions, mais **vers** les institutions : « Aidez-nous à

réduire le compliqué qui ne sert à rien, pour que nous puissions mieux accueillir la complexité des vies que nous accompagnons ». « Acceptez que, parfois, un protocole doit être réécrit à partir de la réalité, et non l'inverse ». « Donnez-nous des espaces où nous pouvons parler vrai de ce qui bloque, sans être accusés de résister au changement ».

Un jour, l'explorateur participa à une réunion surprenante. Autour de la table, il y avait : des aidants, des professionnels, des responsables de structures, un représentant d'une autorité, des veilleurs.

Illustrons ce que nous avons évoqué dans un chapitre précédent.

Sur un tableau, on avait écrit deux colonnes :

COMPLIQUÉ COMPLEXE

On invita chacun à venir coller des papiers dans les deux colonnes.

Dans la colonne « COMPLIQUÉ », on trouva : « cinq logiciels différents qui ne parlent pas entre eux », « formulaires presque pareil à remplir pour chaque service », « obligation de prouver sans cesse que la personne est encore vulnérable », « réunions interminables où personne n'ose dire la vérité », « changements de règles sans explication ».

Dans la colonne « COMPLEXE», on trouva : « la maladie qui évolue», « la peur de l'avenir», « les conflits entre proches», « la douleur d'un deuil», « les différences de culture», « les trajectoires de vie brisées», « la manière dont une personne supporte (ou non) un changement d'habitude».

En regardant le tableau, quelqu'un dit :

— Le complexe,

*c'est ce qui demande du temps, de l'écoute, du tact.
Le compliqué, c'est ce qui nous prend ce temps
sans nous aider à mieux écouter.*

Une autre personne ajouta :

— Si nous voulons du changement,

*ce n'est pas la complexité de la vie qu'il faut
réduire. C'est le compliqué inutile que nous devons
oser enlever.*

L'explorateur, en quittant la réunion, écrivit dans son carnet : « Les professionnels ne sont pas l'ennemi. Ils sont, eux aussi, traversés par les couleurs. Bleu, Rouge, Vert, Noir, et Jaune. Si nous voulons un pays des cinq couleurs qui tienne debout, nous devons prendre soin des professionnels comme de tous les autres habitants : alléger le compliqué, respecter la complexité, clarifier les rôles

couleurs, soutenir les Petits-Toits, ouvrir le dialogue entre les citoyens et les institutions. »

Les chapitres suivants pourraient maintenant montrer comment, à partir de tout cela, les aidants et les professionnels pourraient devenir une force commune, capable de demander un véritable Code de la solidarité, non pas contre quelqu'un, mais pour que tout le pays s'aligne sur ce qu'il sait déjà au fond de lui : qu'aucune vie Bleue ne devrait rester seule, ni écrasée par la violence du réel ou par la lourdeur du compliqué.

Chapitre 20 – Les aidants comme force tranquille du Code de la solidarité

Pendant longtemps, les aidants avaient parlé chacun dans leur coin. Ils disaient régulièrement : « Je suis fatigué. », « Que deviendra-t-il quand je ne serai plus là ? »

Un jour, dans le pays des cinq couleurs, on invita des aidants d'histoires très différentes à se réunir dans une grande salle. Il y avait de tout : des parents d'enfants très Bleus, des conjoints, des frères et sœurs, des enfants d'aînés fragilisés, des voisins devenus proches, des amis qui avaient tenu bon. On leur proposa d'abord de raconter ce qu'ils vivaient. Les histoires étaient toutes différentes. Mais les phrases, elles, se mirent à se ressembler étrangement.

Une mère dit :

— J'aimerais,

avant tout, être soulagée de ce que je ne sais pas faire ou ne veux, ou ne peux plus faire, dès maintenant, et pour toute la vie de mon enfant.

Un fils déclara :

— Je veux pouvoir continuer à être présent

par amour pour mon père, mais je ne veux plus être obligé de tout faire, tout le temps, au prix de ma propre vie. Je voudrais qu'on m'aide à choisir ce que je garde et ce que je délègue.

Une sœur ajouta :

— Je ne demande pas des miracles.

Je demande que quelqu'un se préoccupe sérieusement de ce qui se passera pour mon frère après moi. Que ce soit préparé pendant que je suis là, pas au dernier moment quand je serai trop vieille ou trop malade.

Un voisin confia :

— Moi,

je ne suis pas « de la famille ». Mais je suis devenu aidant quand même. Je voudrais qu'on reconnaisse que nous sommes nombreux à porter du Rouge, du Vert, du Noir, sans statut, sans soutien, et que cela ne tient pas éternellement.

À mesure que les paroles circulaient, quelque chose se produisit dans la salle. Les aidants se regardèrent autrement. Ils cessèrent de se voir comme des « cas isolés ». Ils commencèrent à se voir comme une force. Pas une force agressive. Pas une foule qui crie. Une force

tranquille, faite d'expérience, de lucidité, et d'un immense effort silencieux accumulé pendant des années.

Quelqu'un dit :

— Et si ce que nous vivons

n'était pas seulement une souffrance privée, mais le signe d'un défaut d'organisation de la solidarité elle-même ?

Un autre ajouta :

— Et si nous étions

les mieux placés pour dire ce qui manque vraiment dans cette organisation ?

On se mit alors à reformuler les choses autrement. Les aidants dirent, ensemble :

« Ce que nous demandons n'est pas un privilège. C'est un droit à une organisation autour de nos proches et autour de nous. »

Ils résumèrent en quelques points.

1. Un soulagement immédiat et durable.

Nous voulons être soulagés de ce que nous ne savons pas faire ou ne pouvons plus faire, maintenant, et pour toute la vie de nos proches.

2. Le choix de ce que nous gardons.

Nous voulons décider nous-mêmes ce que nous continuons à faire par lien, par amour, et ce que nous confions à d'autres.

3. Une préparation de l'après.

Nous voulons que soit organisée, de manière pérenne, une famille sociale étendue permanente autour de nos proches, pour le jour où nous ne serons plus là.

4. Un cercle de confiance pour chaque personne.

Nous voulons que chaque Bleu ait droit à un cercle de confidence qui veille sur lui dans la durée, et que ce droit soit reconnu, garanti, et surveillé.

5. Une solidarité qui ne repose pas sur l'esclavage des aidants.

Nous refusons que la fragilité de nos proches se transforme, pour nous, en une forme de servitude masquée, corvéable à merci, parce que le système ne tient pas sa part.

Un silence pesant suivit. Les mots étaient simples, mais ils portaient loin.

On continua :

« Nous ne venons pas seulement demander pour nous. Nous venons proposer une transformation de la solidarité qui profitera à toutes les générations.

Car ce que nous vivons aujourd’hui, d’autres le vivront après nous, si rien ne change. »

Un aidant formula alors ce qui flottait dans l’air :

— En fait,

ce que nous demandons, c’est un Code de la solidarité. Un code qui dirait clairement que chaque personne vulnérable a droit à un cercle de confiance, soutenu par les institutions, surveillé par des citoyens, pour toute sa vie. Un code qui dirait que la charge ne doit plus être reportée en douce sur les aidants.

Dans d’autres pays, on aurait pu se moquer de cette idée. On aurait pu dire : « Encore un code, encore un texte de plus.»

Dans le pays des cinq couleurs, on savait déjà qu’il ne s’agissait pas seulement d’écrire un livre de lois de plus.

Il s’agissait de :

- nommer un droit :
le droit au cercle de confiance,
- imposer une obligation d’action :
les institutions doivent s’organiser pour que chaque Bleu ait ce cercle autour de lui,

-
- clarifier des responsabilités : qui veille, qui soutient, qui décide quoi, donner une base commune à tous ceux qui, sur le terrain, se débattent pour faire exister ce cercle de fait, sans reconnaissance.

Le Code de la solidarité, dans cette perspective, n'était pas une couche de plus dans le « compliqué». Il était un texte qui simplifiait l'essentiel :

« Nous ne laisserons plus les situations de vulnérabilité sans cercle autour d'elles. »

L'explorateur vit alors un mouvement fragile, mais réel. Les aidants, au lieu de se contenter d'aligner des témoignages douloureux, se mirent à écrire, à formuler, à structurer leur demande. Ils ne se plaçaient pas contre les professionnels, ni contre les institutions.

Ils disaient :

« Nous avons besoin de vous. Vous aussi êtes vulnérables dans ce système compliqué. Ce que nous proposons, c'est un alignement de tout le pays. »

Certains professionnels les rejoignirent :

— Nous aussi,

nous voulons ce Code, pour ne plus être pris entre ce que nous savons juste et ce que nous sommes obligés de faire.

Des représentants d'institutions, hésitants d'abord, commencèrent à écouter :

— Peut-être que ce Code,

s'il est bien pensé, pourrait nous aider à clarifier nos obligations, plutôt que de les disperser dans mille textes épars.

Rien ne changea en un jour. Il n'y eut pas de magie instantanée. Mais quelque chose avait basculé dans les esprits :

Les aidants ne se voyaient plus seulement comme des personnes épuisées qui quémandent des miettes. Ils se voyaient comme ceux qui portent une exigence légitime pour une société plus juste.

Une mère dit :

— J'ai longtemps eu honte

de demander. Maintenant, je me dis que ce que je demande pour mon enfant et pour moi est bon pour tout le monde. Ce n'est pas un caprice. C'est une évidence qu'on n'avait pas encore écrite.

Un père conclut :

— Je veux pouvoir mourir un jour

en me disant que tout est en place pour mon fils, pas parce que j'ai été un héros jusqu'au bout, mais parce que la société a accepté d'organiser sa solidarité autrement.

En repartant de cette assemblée, l'explorateur écrit :

« Les aidants sont une force politique douce que le pays n'avait pas encore entendue. Non pas une force de parti, mais une force de vie. Ils voient, ils savent, ils portent sur leurs épaules les manques d'organisation que d'autres ne veulent pas voir. Quand ils se rassemblent, ils ne demandent pas seulement du répit pour eux. Ils demandent que nous écrivions enfin, ensemble, un Code de la solidarité digne de ce nom qui soit appliqué. »

Ce Code, dans ce livre, ne serait pas encore détaillé. Il restait à inventer, à négocier, à écrire vraiment avec tous les habitants du pays. Mais son idée était désormais là, plantée comme une graine : un jour, il deviendra évident que chaque personne vulnérable doit être entourée durablement, et que cela ne peut pas reposer seulement sur quelques épaules cachées.

Les chapitres suivants pourraient désormais ouvrir le regard plus loin encore : sur le méta-processus principe qui traverse tout le pays, sur la manière dont ce pays se

relie au reste du monde, sur la façon dont d'autres peuples pourraient, eux aussi, reconnaître leurs Bleus, leurs couleurs, leurs cercles de confiance.

Chapitre 21 – Le métaprocessus principe : la loi des lois

Depuis le début de son voyage, l'explorateur avait noté beaucoup de choses. Les cinq couleurs. Les Petits-Toits. Les Grands-Toits. Les veilleurs. La triade d'autodétermination. Les aidants. Les professionnels. Tout cela formait un ensemble riche, mais il sentait confusément qu'il manquait encore un mot pour dire ce qui reliait tout.

Comme s'il existait, au cœur du pays des cinq couleurs, une sorte de loi silencieuse, une règle de fond, toujours la même, qui se répétait autour de chaque personne, de chaque situation, de chaque projet.

Un soir, une habitante lui dit en souriant :

— Tu es prêt ?

Nous allons te parler de ce que nous appelons, ici, le métaprocessus principe.

L'explorateur éclata de rire :

— Rien que le nom,

on dirait un truc tombé d'une autre planète.

Elle répondit :

— C'est un peu ça.

C'est un mot étrange pour dire quelque chose de très simple, mais très profond.

On l'emmena dans un endroit calme. Au centre de la pièce, on posa une bougie allumée.

— Imagine,

dit quelqu'un, que cette flamme représente une vie Bleue. Pas une flamme abstraite. Une vie concrète, ici, maintenant. Notre question, dans ce pays, est toujours la même :

Comment l'humanité doit-elle s'organiser autour de cette flamme pour l'augmenter, la protéger, la faire durer, sans l'étouffer ?

Cette phrase, l'explorateur l'avait déjà entendue sous d'autres formes. Mais là, on lui disait :

— Ce n'est pas qu'une belle phrase.

C'est un processus, qui se répète partout sous des formes différentes. C'est pour cela que nous l'appelons « méta-processus». Et « principe », parce qu'il touche aux principes les plus fondamentaux de la manière dont nous voulons vivre ensemble.

On lui montra alors comment ce méta-processus se dessinait, comme en transparence, au travers de tout ce qu'il avait vu.

Autour de la flamme bleue, on retrouvait : ceux qui la défendent et la protège (Rouge), ceux qui s'occupent de sa situation dans la durée (Vert), ceux qui posent des gestes concrets pour qu'elle vive (Noir), ceux qui construisent des Grands-Toits, des lois, des cadres pour protéger la flamme et ceux qui agisse pour qu'elle puisse vire comme les autres flammes (Jaune).

Ce schéma, il l'avait déjà vu autour : d'un enfant, d'un adulte, d'une personne âgée, d'une famille entière, d'un quartier, d'un établissement, d'un projet collectif. Partout, quand les choses allaient mieux, on retrouvait ce même dessin, même s'il était caché. Partout, quand les choses allaient mal, on retrouvait des trous, des déséquilibres, des abandons, dans ce même dessin.

— Le méta-processus principe,

expliqua une veilleuse, c'est justement ça :

la manière récurrente dont l'humanité doit s'organiser simplement autour de la vulnérabilité, pour éviter le chaos et la violence. Ce n'est pas un dispositif en plus. C'est une posture qui doit être présente dans tous nos dispositifs.

Elle prit un exemple.

— Quand on crée une association,

on écrit des statuts, on définit des projets. Ces projets sont importants, mais ils peuvent changer tous les cinq ans. Le méta-processus, lui, ne change pas : il rappelle que tout projet, toute organisation de la solidarité, doit servir la même chose : entourer les Bleus par une organisation en cinq rôles, dans une logique de cercle de confiance. Sinon, nous avons oublié ou nous oublierons vite pourquoi nous avons créé tout cela.

Un autre habitant ajouta :

— Tu peux imaginer

*que le méta-processus principe est comme la **loi des lois**. Les lois humaines changent, les règlements évoluent, les structures apparaissent et disparaissent. Mais la nécessité d'entourer la vulnérabilité de cinq rôles organisés, elle, ne disparaîtra jamais. C'est pour cela que nous voulons l'inscrire dans nos manières de faire, et même, si possible, dans tous nos textes fondamentaux.*

L'explorateur sentit que quelque chose se précisait. Ce pays, en réalité, ne proposait pas seulement des outils ou des dispositifs. Il proposait un alignement, un imaginaire commun : « Quel que soit ce que nous faisons, dans nos

familles, nos services, nos lois, nos projets, nous devons vérifier si nous respectons et servons le méta-processus : la personne vulnérable au centre, un cercle vivant, bienveillant, constant autour d'elle, cinq rôles tenus par mille-et-un acteurs comprenant ce qu'ils y font collectivement, un lien fort, une alliance entre Petits-Toits et Grands-Toits.»

Pour rendre cela plus concret, on proposa à l'explorateur une petite expérience imaginaire. On lui dit :

— Ferme les yeux

et pense à n'importe quel lieu où se joue quelque chose d'important pour des personnes vulnérables. Par exemple : une école, un service social, un hôpital, un foyer, un tribunal, une mairie, une maison de retraite, une association, etc.

Il choisit mentalement un lieu.

On poursuivit :

— Maintenant,

pose-toi quelques questions simples : – Où sont les Bleus, là-dedans ? – Qui est Rouge pour eux ? – Qui est Vert, écoute et comprend la situation, qui s'occupe de la situation dans la durée ? – Qui compense au quotidien (Noir) ? – Comment le Jaune soutient tout cela, ou au contraire le complique ou l'empêche ? – Et surtout : comment

pourrait-on réorganiser ce lieu pour respecter davantage ce dessin-là ?

Il ouvrit les yeux.

— Voilà, dit quelqu'un.

Tu viens de faire travailler en toi le méta-processus principe, sans le savoir.

On raconta aussi à l'explorateur que ce méta-processus se retrouvait à toutes les échelles. Autour d'une personne. Autour d'une famille. Autour d'un petit groupe. Autour d'un territoire. Autour d'un pays. Au cœur même de chacun d'entre-nous, depuis la nuit des temps, sans le savoir.

À chaque fois, les questions restaient les mêmes : « Qui est vraiment au centre ? Qui est protégé, qui est oublié ? Quels rôles sont bien tenus, lesquels manquent ? Comment nos décisions, petites et grandes, respectent ou trahissent ce dessin ? »

C'est pour cela que certains parlaient de fractal : une forme de vie complexe qui se répète, plus ou moins visible, à toutes les échelles.

Certains trouvaient ce langage un peu bizarre, trop théorique. Alors on revint à quelque chose de très simple.

Un vieil habitant qui avait beaucoup vu et vécu dit :

— Si le méta-processus principe

te paraît trop compliqué, tu peux l'entendre comme ceci : « À chaque fois que quelqu'un est en danger, ou en grande difficulté, nous devons nous assurer qu'il n'est pas seul, qu'un cercle de personnes de confiance est organisé en rôles autour de lui, et que ce cercle est soutenu par la société tout entière». Le reste, ce sont des manières de déployer cette évidence.

L'explorateur sourit. Ce qui, au début, lui avait paru très exotique, devenait presque évident. Peut-être, se dit-il, que d'autres peuples ont déjà senti quelque chose de semblable, mais avec d'autres mots. Peut-être que ce pays ne fait que mettre en lumière, en couleurs, ce que l'humanité sait déjà, sans avoir toujours su le dire.

En refermant son carnet ce soir-là, il écrivit :

« Le méta-processus principe n'est pas une invention magique. C'est un nom donné à ce que nous avons besoin de aligner, partout, si nous voulons être à la hauteur de nos Bleus. Il est étrange à prononcer, mais très simple à vivre, dès lors qu'on accepte de regarder nos organisations avec les cinq couleurs et la question du cercle au centre. »

Les chapitres suivants pourraient maintenant ouvrir encore le cadre : sur la manière dont ce petit pays se relie au reste du monde, sur la possibilité que d'autres lieux,

d'autres cultures, inventent leurs propres mots pour dire la même exigence, sur la façon dont ce conte n'est pas seulement une histoire locale, mais une invitation adressée à tous ceux qui reconnaissent, quelque part, leurs propres Bleus et leurs propres couleurs.

Chapitre 22 – Quand le pays des cinq couleurs regarde le reste du monde

Un matin, l'explorateur monta sur une colline d'où l'on voyait tout le pays des cinq couleurs. Au loin, les Petits-Toits, accrochés comme des nids. Les Grands-Toits, plantés comme de grandes maisons jaunes. Les chemins qui reliaient tout cela. Et, partout, des points bleus, rouges, verts, noirs, qui circulaient, vivaient, s'aidaient, se cherchaient.

Il se dit :

« Ce pays est étrange, mais finalement très simple. Les couleurs ne sont qu'un langage. Ce qu'il raconte, ce sont des choses que n'importe quel être humain peut reconnaître. »

Puis il regarda plus loin encore, au-delà des collines. Il y avait d'autres pays, où l'on ne parlait pas de couleurs, où l'on n'utilisait pas les mêmes mots, mais où vivaient les mêmes fragilités, les mêmes fatigues, les mêmes questions.

Il se souvint de tout ce qu'il avait entendu ici : les Bleus qui ne veulent pas être laissés seuls ; les aidants qui veulent être soulagés sans être effacés ; les professionnels qui voudraient travailler avec sens, et non se perdre dans le compliqué ; les institutions qui cherchent parfois comment

tenir leur rôle, sans toujours oser le dire ; les veilleurs qui veillent, même quand personne ne les a mandatés pour cela.

Il se dit :

« Tout cela, ce n'est pas « le problème d'un pays ». C'est la question de toute l'humanité. Que faisons-nous quand l'un des nôtres devient très Bleu ? Comment nous organisons-nous pour qu'il ne soit pas abandonné ? »

Dans certains endroits du monde, les habitants avaient inventé d'autres images, d'autres systèmes : des « filets de sécurité», des « filets sociaux», des « programmes de protection», des « droits fondamentaux», des « chartes», des « protocoles de bientraitance».

L'explorateur se rendait compte que le pays des cinq couleurs n'était ni meilleur, ni pire. Il avait simplement choisi de mettre des mots et des couleurs sur ce que d'autres ressentaient aussi, sans l'avoir encore dessiné ainsi.

Un jour, on réunit quelques habitants pour parler de cela.

Un enfant Bleu demanda :

— Est-ce qu'il existe

d'autres pays où l'on fait attention aux Bleus ?

On lui répondit :

— Oui, bien sûr.

Dans beaucoup de lieux, des gens se battent, inventent, protègent, sans avoir besoin de nos couleurs pour le faire. Ce que nous avons, nous, ce n'est pas la vérité. C'est un miroir que nous rendons à tous ceux qui voudront bien s'y regarder.

Un aidant ajouta :

— Et peut-être que ce miroir

aidera certains à mettre de l'ordre dans ce qu'ils vivent déjà. À reconnaître qu'ils sont Rouges, Verts, Noirs, parfois très Bleus, au cœur de Jaune, même s'ils ne le disaient pas comme ça.

Un professionnel renchérit :

— Et peut-être

que dans d'autres pays naîtront d'autres images, d'autres métaphores, qui nous aideront, nous aussi, à voir autrement ce que nous croyons déjà comprendre.

L'explorateur pensa alors aux chercheurs, aux associations, aux familles, aux personnes impliquées qu'il avait croisées dans sa vie.

Il se disait :

« Si ce conte voyage un jour hors de ce pays, il ne devrait pas être lu comme une recette, ni comme un modèle à copier. Il devrait être lu comme une invitation. »

Une invitation à :

- repérer ses propres Bleus ;
- regarder, sans se mentir, qui tient réellement les rôles de Rouge, de Vert, de Noir, et comment le Jaune agit (ou n'agit pas) ;
- organiser des Petits-Toits, des cercles de confiance, avec les moyens du bord, mais avec plus de clarté ;
- créer, là où c'est possible, des veilles citoyennes, des alliances nouvelles entre habitants et institutions ;
- poser, un jour, dans chaque pays, la question d'un **Code de la solidarité**, adapté à sa culture, mais fidèle à la même exigence : ne plus laisser les personnes vulnérables seules et les rendre égales aux autres

Une veilleuse dit un jour à l'explorateur :

— Tu sais,

le pays des cinq couleurs n'existe pas sur les cartes. Il existe là où des gens décident de se laisser toucher par ce qu'ils voient et de s'organiser autrement. Il peut exister dans un immeuble, dans un village, dans un service, dans une ville, dans un pays entier. Il commence là où quelqu'un se demande : « Et si nous regardions cette situation avec les cinq couleurs ? Et si nous organisions un cercle plutôt que de nous renvoyer la balle ?» »

Un autre ajouta, en souriant :

— En fait,

le pays des cinq couleurs n'est pas un endroit. C'est une manière de voir et de se relier.

Alors, l'explorateur comprit que ce livre-ci n'était pas destiné à rester enfermé dans la géographie du conte. Il était destiné à voyager : dans les valises des aidants, qui y trouveraient peut-être des mots pour dire ce qu'ils sentaient déjà ; sur les bureaux des professionnels, qui y reconnaîtraient leurs tensions, leurs envies, leurs fatigues ; dans les mains des Bleus, quand le texte, adapté, expliqué, illustré, leur permettrait de dire : « Moi aussi, j'ai ces couleurs-là en moi.», dans les espaces de réflexion, où des décideurs, des élus, des responsables, pourraient y voir non pas un reproche, mais une aide pour penser autrement la manière de faire société.

Avant de redescendre de la colline, l'explorateur prit un moment pour lui.

Il se demanda :

« Et moi, quand je retournerai dans mon propre pays, qu'est-ce que j'emporterai vraiment de ce voyage ? »

Il se répondit, en silence :

« J'emporterai l'idée que nous avons tous en nous un peu de bleu, de rouge, de vert, de noir, et que nous vivons tous sous un certain jaune. J'emporterai l'idée que la vulnérabilité n'est pas une honte, mais un lieu de vérité. J'emporterai l'idée qu'aucune institution, aucune famille, aucun professionnel, ne peut, seul, tenir tous les rôles correctement. J'emporterai surtout cette boussole simple : « Où est le Bleu ? Qui est Rouge pour lui ? Qui est Vert et s'occupe de la situation ? Qui est Noir ? Quel Jaune soutient tout cela ? Et qui veille à ce que le cercle reste vivant ? »

Ce n'était pas une solution magique. C'était une manière de ne plus se perdre.

Les derniers chapitres pourraient maintenant se tourner plus directement vers le lecteur lui-même, comme si le pays s'adressait à lui en lui demandant doucement :

*« Et toi, aujourd’hui, quelles couleurs portes-tu ?
Dans la vie des autres, qui es-tu, et qui pourrais-tu
devenir ? »*

Chapitre 23 – Et toi, de quelle couleur es-tu aujourd’hui ?

Le pays des cinq couleurs va refermer doucement ce livre. Mais avant, il aimerait te poser une question, à toi qui le lis. Pas une question théorique. Une question pour ta propre vie.

Et toi, aujourd’hui, de quelle(s) couleur(s) es-tu ?

Peut-être que, en te lisant au fil des pages, tu t'es reconnu Bleu. Un peu. Beaucoup. Par moments. Dans une fragilité physique, psychique, sociale. Dans une peur de l'avenir. Dans un passage de vie difficile. Tu t'es peut-être dit : « Je ne suis pas seulement « fort» ou « autonome». Il y a en moi une part très Bleue qui aurait besoin d'être entourée autrement. » Si c'est le cas, le pays des cinq couleurs voudrait te dire ceci : Tu n'es pas un problème. Tu n'es pas un poids. Tu es un être humain, et ta part Bleue a le droit d'être protégée, écoutée, accompagnée. Tu as le droit à un cercle de confiance. Tu as le droit de dire : « J'ai besoin d'aide..» Et tu as le droit de chercher, avec d'autres, comment ce cercle pourrait se constituer autour de toi.

Peut-être que tu t'es reconnu Rouge. Parce que tu t'es souvent levé quand une injustice surgissait. Parce que tu t'indignes quand quelqu'un est maltraité, oublié, méprisé.

Parce que tu es, pour un proche, ou pour des personnes que tu accompagnes, celui ou celle qui dit : « Non. Pas comme ça. On ne parle pas de lui / d'elle comme d'un objet. On ne décide pas sans l'écouter ». Si tu te reconnais Rouge, le pays voudrait te dire : Merci. Ta couleur est précieuse. Mais tu n'es pas obligé d'être Rouge tout seul. Cherche qui peut être Rouge avec toi. Cherche aussi à te laisser entourer quand, toi, tu deviens Bleu.

Peut-être que tu t'es reconnu Vert ou un peu Rouge Tu aimes comprendre. Tu aimes écouter les histoires. Tu poses des questions. Tu tentes de démêler les fils, sans juger trop vite. Tu aimes t'occuper de situations difficiles pour trouver des liens, d'autres tacons de faire et vivre. On t'appelle parfois « le médiateur », « celui qui voit large », « celle qui relie les choses ». Si tu te reconnais Vert, le pays voudrait te dire : Ton action est précieuse, surtout dans un monde qui va trop vite. Continue à créer des espaces où l'on prend le temps de comprendre les situations, plutôt que de plaquer des solutions. Mais n'oublie pas que tu as, toi aussi, le droit d'être écouté, et pas seulement d'écouter les autres.

Peut-être que tu t'es reconnu Noir. Celui ou celle qui fait. Tu es là. Tu aides. Tu accompagnes. Tu portes, tu laves, tu cuisines, tu conduis, tu restes au téléphone, tu viens quand ça ne va pas. Tu n'as pas toujours le temps de parler. Tu te dis : « Ce n'est pas grand-chose, c'est normal. » Et

pourtant, sans toi, beaucoup de vies ne tiendraient pas debout. Si tu te reconnais Noir, le pays voudrait te dire : Rien de ce que tu fais n'est « évident» ou « acquis». Ta présence est un trésor. Tu as le droit d'être reconnu, soutenu, relayé. Tu n'es pas fait pour compenser l'échec d'une solidarité plus large à toi tout seul. Tu peux, toi aussi, Noir, mais Vert, Rouge ou Bleu un peu, tu peux demander un cercle autour de toi.

Peut-être que tu te reconnais, d'une manière ou d'une autre, dans le Jaune. Parce que tu travailles, grand personnage ou élément du rouage, dans une institution, un service, une administration, un établissement. Parce que tu fais des choix, tu appliques des règles, tu gères des budgets, tu votes des lois, tu diriges des équipes. Parfois, tu te sens loin des situations concrètes. Parfois, tu les vois de très près, et cela te travaille. Si tu te reconnais Jaune, le pays voudrait te dire : Ta fonction est importante. Tu peux choisir d'être un Jaune qui protège les Petits-Toits, qui soutient les cercles de confiance, qui allège le compliqué pour laisser de la place à la complexité des vies. Tu peux aussi accepter d'être regardé par la solidarité citoyenne, non comme un ennemi, mais comme un partenaire qui peut encore apprendre, ajuster, faire mieux. Tu as le droit de dire tes propres contraintes, mais tu as aussi le pouvoir d'en transformer certaines.

Et puis, peut-être que tu t'es reconnu dans plusieurs couleurs à la fois. Aidant et Bleu. Professionnel et Bleu.

Citoyen et Rouge. Vert à certains moments, Noir à d'autres, Jaune par fonction.

Dans ce pays, ce n'est pas une anomalie. C'est normal. C'est même cela, la vraie vie : Nous changeons de couleur selon les moments, les liens, les responsabilités. L'important, ce n'est pas d'être « de telle couleur », mais de savoir dans quels rôles nous nous trouvons, à un moment, un temps, une situation, et comment nous pouvons nous organiser avec les autres.

Alors, le pays des cinq couleurs voudrait te laisser avec quelques questions simples, à garder pour toi, à partager si tu le souhaites : Autour de quelles personnes Bleues es-tu déjà présent, même sans le savoir ? Quels rôles y joues-tu le plus souvent ? Rouge ? Vert ? Noir ? Un peu de Jaune ? Quels rôles manquent, dans les situations que tu connais ? Qui pourrait être invité à compléter le cercle ? Quel petit pas, même modeste, pourrais-tu faire pour aider un cercle de confiance à exister ou à mieux fonctionner autour de quelqu'un ?

Il ne s'agit pas de tout porter sur tes épaules. Il s'agit de voir, mieux de percevoir, de révéler, de nommer, de proposer, de relier.

Ce livre n'a pas la prétention de donner la formule du monde idéal. Il a essayé de te montrer une manière de

regarder la vulnérabilité et la solidarité avec d'autres mots et cinq couleurs.

Si, en le refermant, tu te dis : « Je vois un peu mieux ce qui se joue autour des personnes que j'aime ou que j'accompagne. Je comprends un peu mieux pourquoi je suis si fatigué parfois, ou si en colère. Je sais un peu mieux comment nous pourrions, ensemble, organiser autrement le pays où je vis. », alors, quelque chose de ce pays vit déjà en toi.

Et peut-être, un jour, quand tu verras une situation qui te bouleverse, tu te surprendras à penser : « Où est le Bleu ? Qui est Rouge pour lui ? Qui est Vert pour s'occuper de la situation ? Qui est Noir ? Quel Jaune soutient tout cela ? Et qui veille à ce que ce cercle existe vraiment ? »

Ce jour-là, que tu le veuilles ou non, tu seras déjà un peu habitant, habitante, du pays des cinq couleurs.

Épilogue – Le pays des cinq couleurs et le travail de DEDIČI

Ce conte n'est pas né de rien. Derrière les collines du pays des cinq couleurs, il existe un pays bien réel, avec des rues, des administrations, des familles, des établissements, des dossiers, des réunions, des colères, des épuisements, des petites victoires.

Dans ce pays-là, des personnes se sont réunies sous un nom un peu étrange :

DEDIČI
(« dédier à», en espéranto).

Pendant des années, elles ont écouté des Bleus qui parlaient peu, ou qu'on écoutait mal. Elles ont recueilli des récits, des témoignages, des cris silencieux. Elles en ont fait des livres, des travaux, une recherche-action. Elles ont cherché la cause des causes des malheurs organisationnels autour des personnes vulnérables.

C'est de là qu'est née l'idée des cinq causes, de leurs cinq réponses, des cinq rôles, des cinq couleurs. C'est de là qu'est née l'idée des cercles de confiance, des Petits-Toits, des cellules de veille citoyenne, du méta-processus principe.

Le pays des cinq couleurs, que tu viens de traverser, est une traduction imagée de ces travaux très concrets.

Dans la vraie vie, DEDIÎI ne fabrique pas seulement des histoires. L'association, un laboratoire d'idées : observe des situations réelles de vulnérabilité ; analyse comment les cinq rôles sont (ou ne sont pas) tenus ; accompagne des équipes, des familles, des professionnels ; expérimente des manières d'organiser des cercles de confiance ; discute avec des institutions, des chercheurs, des formateurs ; explore comment les outils numériques et les intelligences artificielles peuvent alléger le compliqué pour redonner du temps au complexe vivant des relations.

Ce conte est une manière de rendre ces idées accessibles autrement : par des images plutôt que par des schémas, par des personnages plutôt que par des organigrammes, par des histoires plutôt que par des rapports.

Si tu es aidant, ce livre peut te servir : à mettre des mots sur ce que tu vis ; à expliquer autour de toi ce que tu portes ; à montrer que tu n'es pas « juste fatigué », mais souvent coincé dans une organisation qui manque de Rouge, de Vert, de Noir, ou de Jaune bien soutenant ; à formuler, peut-être, une demande de cercle de confiance autour de ton proche et autour de toi.

Si tu es professionnel (éducateur, médecin, travailleur social, infirmière, coordinateur, directeur, enseignant, etc.),

ce livre peut t'aider : à penser autrement ta place dans les couleurs et les rôles ; à repérer pourquoi tu te sens, parfois, pris dans trop de compliqué alors que tu voudrais accompagner la complexité des personnes ; à proposer, dans ton équipe, un autre langage pour parler des situations : « Qui est Rouge ? Qui est Vert et s'occupe de la situation ? » ; à imaginer, avec d'autres, des Petits-Toits plus solides autour des Bleus que tu rencontres.

Si tu es responsable, élu, cadre, décideur, ce livre peut être pour toi : un miroir doux, mais exigeant ; une invitation à te demander comment ton « Jaune » soutient (ou étouffe) les cercles de confiance ; une porte d'entrée pour réfléchir à un **Code de la solidarité**, à des obligations d'action, à des alliances nouvelles entre citoyen·ne·s et institutions.

Si tu es **chercheur, étudiant, formateur**, ce livre peut devenir : un support pour ouvrir le débat avec des familles et des professionnels ; un matériau de réflexion sur l'organisation de la solidarité, les droits, les vulnérabilités ; un pré-texte pour aller lire les travaux plus techniques de DEDIÇI et les confronter à d'autres approches.

Et si tu es **Bleu** toi-même, d'une manière ou d'une autre, ce livre espère t'avoir dit assez clairement : Tu n'es pas la fin de l'histoire. Tu es le centre d'un cercle qui mérite d'exister, et que nous avons, collectivement, la responsabilité d'organiser.

Ce conte n'est pas la totalité de ce que DEDIÇI propose. Il n'entre pas dans tous les détails : méthodes d'audit de situation, outils d'IA d'accompagnement, protocoles d'alliance entre cellules citoyennes et cellules institutionnelles, écriture détaillée d'un futur Code de la solidarité.

Tout cela existe, ou s'élabore ailleurs, dans d'autres textes, d'autres supports, d'autres expériences.

Ce livre-ci se contente d'ouvrir une porte.

À toi, maintenant, de décider ce que tu en feras : le ranger sur une étagère, comme une jolie histoire ; le partager avec quelqu'un à qui tu penses en lisant ces lignes ; t'en servir pour lancer une discussion, une réunion, un cercle ; le laisser travailler en toi, discrètement, jusqu'au jour où une situation viendra le réveiller.

Le pays des cinq couleurs te remercie d'avoir marché jusqu'ici. Il ne te demandera pas de croire à tout, ni d'être d'accord sur tout. Il te demandera seulement de ne pas oublier cette question, simple et tenace :

Quand une personne devient très Bleue, comment nous organisons-nous, autour d'elle, pour que sa vie reste la sienne et qu'elle ne soit jamais laissée seule ?

Si, un jour, toi et d'autres décidez d'y répondre plus clairement, plus courageusement, alors, quelque part, le

pays des cinq couleurs continuera de grandir, dans ton monde à toi.

-&-

Table des matières

Dédicace.....	2
Avant-propos.....	3
LE PAYS DES CINQ COULEURS.....	8
Chapitre 1 – L'explorateur et la découverte du pays.....	8
Chapitre 2 – Naître Bleu, et partir Bleu.....	13
Chapitre 3 – Les mots à l'endroit.....	23
Chapitre 4 – Les malheurs et les dérives, Petits et Grands-Toits.....	33
Chapitre 5 – Le bébé Bleu et le premier Petit-Toit.....	41
Chapitre 6 – Quand les forts deviennent vieux et redeviennent Bleus.....	50
Chapitre 7 – Relations avant Solutions.....	59
Chapitre 8 – Les Petits-Toits et les Grands-Toits.....	68
Chapitre 9 – Les veilleurs des toits.....	77
Chapitre 10 – La Constitution du pays des cinq couleurs.....	87
Chapitre 11 – Les aidants au quotidien.....	95
Chapitre 12 – Une salle d'attente, un mardi matin.....	104
Chapitre 13 – Dans un établissement, un jour ordinaire.....	112
Chapitre 14 – L'immensité des singularités et la cause des causes.....	121
Chapitre 15 – Les cinq rôles autour d'une personne.....	132
Chapitre 16 – La boussole des cinq rôles dans la vraie vie.....	140
Chapitre 17 – La triade d'autodétermination et le cercle de confidences et de confiance.....	148
Chapitre 18 – Du temps pour les relations.....	157
Chapitre 19 – Les professionnels pris dans le compliqué.....	163
Chapitre 20 – Les aidants comme force tranquille du Code de la solidarité	171
Chapitre 21 – Le métaprocessus principe : la loi des lois.....	180
Chapitre 22 – Quand le pays des cinq couleurs regarde le reste du monde	188
Chapitre 23 – Et toi, de quelle couleur es-tu aujourd'hui ?.....	195
Épilogue – Le pays des cinq couleurs et le travail de DEDIČI.....	200

